

JOURNAL
HÉLVÉTIQUE
O U
RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITTS
d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Païs Etran-gers.

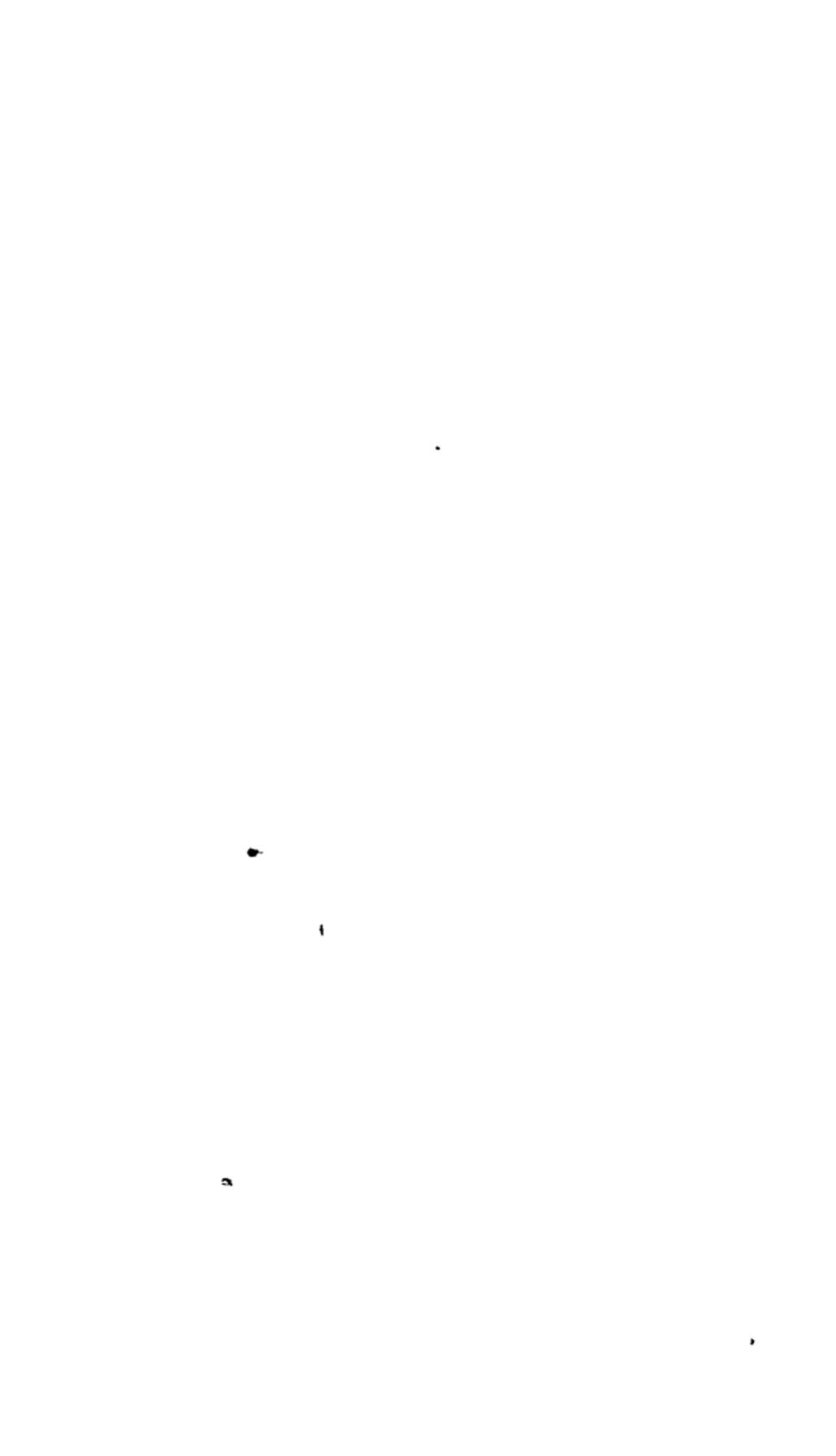
DEDIE' AU ROI.

FEVRIER 1746.



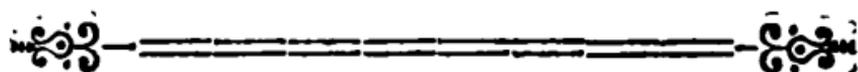
A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1746.





JOURNAL
HELVETIQUE,
DÉDIÉ AU ROI.
FEVRIER 1746.



LETTRE

*Sur le genre de nourriture des premiers
Hommes.*

MONSIEUR,

A l'ocasion de ce que vous avés lû en
dernier lieu dans le *Journal Helvetique*
touchant l'*Empire de l'Homme sur les Animaux**.
Vous me demandés si le sentiment ordinaire
qu'on n'a comencé à s'en nourrir qu'après
le Déluge, est apuié sur de bones
preuves. Je suis bien aise que vous m'aiez
fait cette Question. Quoi qu'elle ne pa-
roisse

G 2

roisse pas fort importante, il est toujours bon de travailler à se défaire de les Préjugés, & vous verrez bien-tôt que sur cette matière, on n'en est pas tout à fait exempt.

On croit comunément que les Patriarches qui ont vécu avant le Déluge, ne se sont point nourris de la Chair des Animaux. Ce n'est pas simplement l'opinion du Vulgaire. Nos meilleurs Auteurs l'établissent positivement. Le seul que je citerai là dessus est le célèbre *Bossuet* Evêque de Meaux.

„ Après le Déluge, dit-il, il demeura
 „ une impression éternelle de la Vangean-
 „ ce Divine. jusqu'au Déluge toute la
 „ Nature étoit plus forte & plus vigou-
 „ reuse. Mais par cette immense quantité
 „ d'eaux, & par le long séjour qu'elles
 „ firent sur la Terre, les sucs qu'elle en-
 „ fermoit furent altérés, & la première
 „ constitution de l'Univers se trouva afoi-
 „ blie, les herbes & les fruits n'eurent
 „ plus leur première force, & il falut do-
 „ ner aux Homes une nourriture plus sub-
 „ stantielle dans la Chair des Animaux*.

Ceux qui sont du sentiment ordinaire croient le trouver clairement dans le commencement de la Genèse, où Dieu assigne

* Discours sur l'Hist. universelle, p. 288.

à *Adam* & à ses Descendans, pendant plusieurs Siècles, les légumes & les Fruits pour leur nourriture *. Ils croient pouvoir prouver par le même Livre, que ce ne fut qu'après le Déluge que Dieu donna aux Hommes une permission expresse d'user de la Chair des Animaux **. Il faudra examiner ces Passages. Mais avant qu'en venir là, trouvés bon, *Monsieur*, que nous voions auparavant ce que le raisonnement peut nous fournir sur cette matière.

Les Défenseurs de l'opinion vulgaire font d'abord remarquer que l'Homme, de même que plusieurs Animaux, est nourri dans son bas âge, d'alimens différens de ceux dont il use dans la suite. Les Enfants ont un goût décidé pour le laitage & les fruits. On les voit préférer constamment une Poire & une Pome à la chair la plus délicate. Il n'est pas difficile d'apercevoir la Sagesse du Créateur dans le goût que les Enfants ont naturellement pour la nourriture la plus simple.

On ajoute que la même Sagesse a ordonné que dans l'enfance du Monde, les Alimens de l'Homme fussent aussi à peu près, ceux qui nous conviennent dans notre enfance, c'est-à-dire le lait & les

G 3

fruits,

* Gen. 1. 29.

** Gen. IX. 2. 3.

fruits. Les productions des Arbres fruitiers, le lait des Vaches, des Chèvres, & des Brebis sont des mets tout apprêtés par la Nature elle même, & qu'elle ofroit à des Homes que l'on pouvoit regarder comme des Enfans, parce qu'ils manquoient d'adresse & d'expérience pour se procurer des alimens plus composés, tels que ceux dont nous usons aujourd'hui. Pour manger la Chair des Animaux, il faut la préparer & la cuire. Il faut des Coûteux, des broches & d'autres instrumens de Cuisine que l'on ne pouvoit pas encore connoître dans les commencemens du Monde. Il a falu du tems pour inventer la manière même la plus simple de cuire la Viande.

Mais quand, même les premiers Homes n'auroient pas tout à fait manqué d'industrie à cet égard, vous sentes bien, *Monsieur*, qu'il ne convenoit pas de détruire les Animaux, avant que l'espèce en fût bien multipliée. On auroit risqué par là d'en abolir la race. Encore aujourd'hui après une Mortalité de Bêtes à cornes dans de certains Païs, la Police défend sagement de manger des Veaux, jusqu'à ce que l'espèce soit assez bien rétablie.

Ce n'est pas une difficulté à faire que de dire, si pendant quelques Siècles les
Ho-

Homes n'ont pas mangé les Animaux, à quoi donc leur servoient-ils? A quoi bon nourrir ces nombreux Troupeaux, & quelle utilité retiroient-ils de cette vie Pastorale, à laquelle ils s'apliquoient avec tant de soin? Dans ces anciens tems on ne laissoit pas de tirer de grands avantages du Bétail, quoi qu'on n'en fit pas la nourriture. Les Animaux domestiques servoient autrefois come aujourd'hui, à cultiver la Terre, à l'engraisser. Les diverses façons que l'on donne au Lait pouvoient fournir une nourriture assez variée. Les Moutons donnoient de quoi se vêtir. Le profit qu'on tire du travail des laines est assez sensible pour intéresser l'Home à prendre soin de cette espèce.

Les Païens ont parlé de la Nourriture des premiers Homes, à peu près come l'Histoire sainte. Leurs Poëtes; dans la description de l'Age d'or, ont dit, que dans ces anciens tems, on se nourrissoit des Fruits que la Terre produisoit d'elle même*.

G 4

Mais

* Contentique cibus nullo cogente creatis,
Arbuteos foetus, montanaque fruga legebant.
Cornaque, & in duris horrentia mora tubetis.

Ovid. Metam. I.

Lacte mero veteres usi narrantur & herbis.

Fast. Lib. IV.

Mais que dirons nous, *Monsieur*, de la frugalité des anciens Grecs? Les Historiens rapportent là dessus des choses tout à fait surprenantes. Ils nous les dépeignent come s'étant contentés dans les comencemens de manger de l'herbe. Ils ajoutent que *Pelasgus* Roi d'Arcadie, leur aprit ensuite à manger du gland. Une vie come celle la ne doit assurément pas porter le nom d'*Age d'or*. Elle ressemble trop à celle des Bêtes. Cependant je croi que vous conviendrés que cela doit être pris au rabais, & demande quelque éclaircissement. Aparentment ces premiers Grecs cherchoient leur nourriture dans les Plantes, dans les Herbages. Voilà ce qu'on doit raisonablement entendre par *manger de l'herbe*, & non pas la brouter come les Animaux. Quand on dit qu'un de leurs Rois leur aprit ensuite à se nourrir de *Gland*, cela a aussi besoin d'explication. On fait que la production du Chêne est le plus desagréable de tous les Fruits. Quoique la chaleur du Climat de la Grèce puisse un peu adoucir sa rudesse, il semble qu'il vaut mieux regarder ici le terme de *Gland* come un de ces mots génériques qui designera ici les Noix, les Noisettes, les Chataignes, les Amendes, & les autres fruits de cette classe. Quelques uns y comprennent encore ce petit fruit en forme de Noisette, que le

Hêtre

Être produit. En donant cette étendue à ce terme, les Historiens auront voulu nous apprendre que ce Roi d'Arcadie enseigna aux Grecs à varier un peu leur nourriture, qu'il leur indiqua plusieurs Fruits qui pouvoient leur convenir, & qu'il leur montra en même tems la manière de les cultiver & de les multiplier.

Revenons à l'*Age d'or*, proprement ainsi nommé par les Poëtes. Ovide nous dit expressément qu'alors les Bêtes ne servoient point encore de nourriture à l'Homme, & qu'on ne les égorgeoit pas comme aujourd'hui. „ Ce n'étoit pas ainsi qu'on en usoit „ dans ces heureux tems que nous appelons *le Siècle d'Or*, dit il. Content des „ Plantes & des Fruits que produit la „ Terre, l'Homme ne souilloit pas sa bouche „ du Sang des Animaux*.

C'est *Pitagore* que le Poëte fait parler ainsi. Rien n'est plus beau que le Discours de ce Philosophe pour prouver qu'on ne devoit point manger la Chair des Animaux. On a regardé avec raison ce morceau des *Metamorphoses* comme le plus vif & le plus travaillé. C'est le Chef-d'œuvre d'O-

* At vetus illa ætas, cui fecimus Aurea nomen ;
Fœtibus arboreis, & quos humus educat, herbis,
Fortunata fuit : nec polluit ora cruore.

d'Ovide. Vous voulés bien, *Monsieur*, que j'en raporte ici quelques traits.

„ Cesses, Mortels, dit-il, de manger
 „ la Chair des Animaux. Les Campagnes
 „ vous présentent d'abondantes Moissons,
 „ les Arbres sont chargés des plus beaux
 „ Fruits, & les Vignes portent des Raisins
 „ pour vôtre usage. Vous avés des lé-
 „ gumes d'un goût agreable, parmi les-
 „ quels il s'en trouve d'excellens quand
 „ ils sont cuits. Le Lait & le Miel ne
 „ vous sont point interdits. Enfin la Terre
 „ vous prodigue les Richesses, & vous
 „ fournit des Alimens de toute espèce,
 „ sans qu'il soit besoin pour vous nour-
 „ rir, d'avoir recours au Meurtre & au
 „ carnage*.

Il ajoute qu'il est bien permis d'ôter la vie aux Animaux qui ataquent la nôtre, mais qu'il faloit en demeurer la, & ne pas se nourrir de leut chair. Il blame même les sacrifices de Bêtes qu'on a voulu faire aux Dieux. Il auroit souhaité au moins qu'on s'en fut tenu à ceux d'Animaux malfaisans, come du Pourceau qui gâte souvent les Champs ensemences, ou du

* *Parcite Mortales dapibus temerare nefandis
 Corpora. sunt fruges; sunt deducuntur ramos
 Pondere Poma suo, tumidaque in vitibus uvæ. &c.*

*Prodiga divitias alimenta que mina tellus
 Suggestit atque epulas sine cæde & sanguine præbet.*

du Bouc qui ravage quelquefois les Vignes.

„ Mais, ajoute-t il, quel mal vous a fait
 „ le Bœuf, cet Animal si doux, incapable
 „ de vous nuire, & qui n'est fait que
 „ pour le travail? Il faut être ingrat, dé-
 „ nature, & tout à fait indigne des biens
 „ que nous donne la Terre, pour donner
 „ la mort à ce tranquille Animal, le meilleur
 „ de tous nos Ouvriers, qui par un
 „ travail dur & pénible, a tant de fois
 „ renouvelé vos Moissons. Laissez donc
 „ le Bœuf labourer tranquillement la Terre,
 „ & que sa Mort soit une suite naturelle
 „ de la Vieillesse *.

„ Quels crimes aviez-vous encore commis,
 „ innocentes Brebis, Troupeaux paisibles,
 „ qui fournissés aux Hommes un Nectar délicieux,
 „ qui vous laissés dépouiller de vôtre toison pour les couvrir,
 „ & qui enfin leur êtes plus utiles quand ils
 „ vous laissent vivre, que quand ils vous tuent ** ?

„ C'est

* Quid meruerit Boves, animal sine fraude dolisque.
 Innocuum simplex, natum tolerare labores ?

** Quid meruistis Oves, placidum pecus, inque regendos
 Natum homines, pleno quæ fertis in ubere Nectar,
 Mollia quæ nobis vestras velamina lanas
 Præbetis: vitæque magis quàm morte juvatis.

„ C'est s'acoutumer à répandre le Sang
 „ humain, ajoute - t'il, que d'égorger d'in-
 „ nocens Animaux, & entendre sans pi-
 „ tié, leurs tristes gémiffemens. Il y a de
 „ l'inhumanité à n'être point touché de la
 „ mort d'un jeune Cheveau, dont les cris
 „ ressemblent si fort à ceux des Enfans*.

Cette Morale, come vous savés, *Mon-
 sieur*, étoit toute fondée sur la *Metempsychose*,
 qui étoit le dogme favori de *Pitbagore*.
 Aussi tous ceux qui après lui, ont admis
 cette transmigration des Ames, se sont
 soigneusement abstenus de l'usage de la
 Viande. La plus grande partie de l'Asie est
 encore aujourd'hui dans le cas. Voici ce
 que je lisois l'autre jour dans un Voïageur
 Anglois.

„ Les *Banians*, c'est ainsi qu'on appelle
 „ les Gentils des Indes, les Banians ne
 „ mangent rien qui ait eu vie, & ils sont
 „ surpris de la voracité des Chrétiens qui
 „ couvrent leurs Tables de Viandes, &
 „ qui sacrifient des Hécatombes d'Ani-
 „ maux à leur gourmandise. Rien ne
 „ peut leur en faire manger. Les plus
 „ dé

* Quàm se parat ille cruori
 Impius humano
 Qui vagitus similes puerilibus Nardum
 Edentem jugulare potest !

53 délicates ne les tentent point, & ils re-
 54 gardent cela come un péché énorme.
 55 Les productions de la Terre, le lait,
 56 le ris & les autres fortes de grains que
 57 la Nature leur fournit en abondance, &
 58 dont ils croient pouvoir se servir inno-
 59 cemment, sont les seuls Alimens qui
 60 leur fassent plaisir. Ils ressembloit en
 61 cela aux premiers Habitans du monde,
 62 qui n'étoient point carnaciers, & ne se
 63 nourrissoient que de fruits & d'herba-
 64 ges *.

Tous les Chrétiens ne sont pas égale-
 ment exposés à la censure des Indiens.
 Plusieurs sortes de Religieux de l'Eglise
 Romaine s'abstiennent de manger de la
 viande. Mais ceux qui ont poussé le plus
 loin le scrupule à ces égard, c'est sans
 contredit l'Ordre des *Chartreux*. Vous sa-
 vés, *Monsieur*, que ces Religieux font
 vœu de ne manger jamais de Chair. Dans
 quelque Maladie qu'ils se trouvent, on leur
 refuse absolument un bouillon à la Viande.
 Vous pouvez donc, si vous le jugés à pro-
 pos, les ranger encote parmi les Secta-
 teurs, ou au moins les imitateurs de cet
 Ancien Philosophe qui avoit interdit la
 chair des Animaux. On trouve encote chez
 eux le silence Pithagoricien dont ils sont
 de

* Voïage de Jean Ovington.

de scrupuleux observateurs, & qui établit une seconde conformité.

Ces deux observances de la Règle des Chartreux me rappellent une vive repartie du célèbre *Gilbert Burnet* Evêque de Salisbury, dont on a beaucoup parlé en dernier lieu dans le *Journal Helvétique* *. J'avois l'honneur de dîner chez lui en fort bonne Compagnie. Il s'y trouva aussi un François, Home d'esprit & Savant, mais qui avoit le défaut de s'emparer un peu trop de la conversation. Quelcun raporta que l'on venoit de nommer un Gouverneur de la *Chartreuse* de Londres : C'est un emploi d'un assez bon revenu. „ Je comprends par ce „ nom de Chartreuse, dit la dessus notre „ François, principal tenant de la Conver- „ sation, je comprends que vous avés eu „ autrefois des Chartreux dans cette Capi- „ tale. Il faut convenir que c'etoit quel- „ que chose de bien méritoire à eux d'être „ entré dans cet Ordre, puis que tout le „ monde sait qu'un Anglois a bien de la „ peine à se passer à dîner de son Aloïau „ de Pœuf. *Il n'y a pas moins de mérite „ à vos François qui se font Chartreux, ré- „ replica promptement l'Evêque, à cause „ de la Loi severe du silence.*

Mais

Mais malgré le bon mot du Prélat, ce n'est pas ce silence rigoureux qui a paru l'article le plus dur de la Règle, c'est l'abstinence totale de Viande, & on n'a pas manqué de leur objecter qu'elle est même contraire à la Loi naturelle. Par cette raison, la Règle eut beaucoup de peine à passer à Rome, & après même qu'elle fût approuvée du St. Père, on ne laissoit pas de se donner publiquement la liberté de la décrier. On acusoit hautement cet Ordre d'être dans une pratique contraire à l'humanité, en refusant à leurs malades l'usage de la Viande. Les Apologistes des Chartreux n'ont pas manqué d'en apeler à la vie des Patriarches, pour faire voir qu'avec des Légumes, des Fruits & du Laitage, on pouvoit se bien porter. *Avant la Déluge n'y avoit il donc point de maladies, ou ne les guérissit-on point?* dit là dessus *Dom Masson* Général de l'Ordre*.

Le fameux *Hecquet* qui mourût à Paris, il y a quelques années, Doïen de la Faculté de Médecine, est allé encore plus loin en faveur du Maigre que les Chartreux: Il a prétendu que les Légumes sont plus convenables à la Santé, que la Viande**. Ces Alimens simples, dit-il, sont mieux
affor.

* *Disciplina Ordinis Cartasienfis, 1703.*

** Dans son *Traité des Dispenses du Carême.*

assortis à la constitution de nôtre Corps, & il ne faut pas douter que l'usage que nous faisons de la Chair des Animaux n'abrège nos jours. Il explique ensuite par là la longue vie des Patriarches.

„ L'Age d'or, dit il, ces tems heureux de
 „ santé & de vie, furent ceux où l'on ne
 „ véquit que d'eau & de fruits, avec les-
 „ quels les Homes contoiént leurs vies
 „ par le nombre des Siècles. Ce tems dura
 „ depuis la Création du Monde, jusqu'au
 „ Deluge, c'est à-dire 1600. Ans. Ces
 „ Alimens convenoient de ressemblance
 „ avec les Sucs nourriciers. C'est là ce
 „ qui maintenoit le Corps en bon état.
 „ Aussi, ajoute t-il, pendant ces seize pré-
 „ miers Siècles, il n'est fait mention ni de
 „ maladies, ni de remèdes. La Médecine
 „ étoit entièrement ignorée, & c'étoit a-
 „ lors un Art inutile. Mais depuis l'usage
 „ de la Viande, on voit un déchet consi-
 „ dérable dans la vie de l'Home. Elle
 „ s'est diminuée des deux tiers, ou des
 „ trois quarts. Dès lors la vie humaine a
 „ été acourcie, & nos Corps sujets à plu-
 „ sieurs derangemens*. Ce zélé Parti-
 san du Maigre soutint son Système non
 seulement dans plusieurs Ouvrages, mais
 encore par son genre de vie. On sait que

les

* Médecine Théologique, Préface. p. XVI.

les trente dernières Années de sa vie, il s'abstint entièrement de Viande, & même de Vin.

Il s'agit présentement, *Monsieur*, de voir si le bon Home *Hecquet* n'est point tombé dans le défaut ordinaire des Faiseurs de Systèmes, c'est d'en bâtir avant qu'être bien assurés des faits sur quoi ils les fondent. Il a supposé avec bien d'autres, come une vérité qui ne pouvoit pas être contestée, que pendant seize Siècles, le Genre-humain s'est absolument abstenu de Viande. C'est ce qu'il s'agit d'examiner à présent. Pour découvrir si pendant tout cet espace de tems on n'a point mangé la Chair des Animaux, il faut voir d'abord ce que le raisonnement peut nous fournir là dessus, & nous viendrons ensuite aux témoignages de l'Écriture Sainte.

Nous avons trouvé fort convenable, que dans les comencemens du Monde, on ne tuât pas les Animaux pour s'en nourrir. Cette convenance est à sa place, si l'on l'applique à Adam & à ses Enfants. Mais si on la pousse trop loin, en descendant beaucoup plus bas, on se jette dans l'inconvénient opposé. Il s'est écoulé seize Siècles jusqu'au Déluge. Dans un si long espace de tems, si l'on avoit entièrement épargné les Animaux, ils se seroient prodigieusement

multipliés, & l'on en auroit été fort incommodé. On peut dire qu'ils auroient eux-mêmes mangé les Homes. Si l'on n'eut pas tué les Bêtes sauvages, elles auroient augmenté en nombre jusqu'à atenter à la Vie de ces premiers Habitans de la Terre. Et les tuer sans les manger, ç'auroit été risquer d'infecter l'Air par la corruption de leur Chair. Il faut dire la même chose des Animaux domestiques trop multipliés, que l'on auroit laissé mourir de mort naturelle.

Les Animaux, lots qu'ils sont en trop grand nombre, attaquent encore la vie de l'Home d'une autre manière. Vous sçavez, *Monsieur*, qu'en Allemagne, dans des Païs d'une médiocre étendue, on tûe dans une Année, des Miliers de Cerfs & de Sangliers, & les Gens de la Campagne ne laissent pas de souffrir beaucoup du dégât qu'ils leur causent. Si donc on les laissoit multiplier impunément, il faudroit abandonner la culture des Terres. Le Gibier même peut être rangé parmi les Animaux malfaisans. Trop multiplié il fait aussi beaucoup de mal à sa manière. L'Isle de *Cbio* se trouva autrefois si incommodée du ravage que les Perdrix faisoient dans la récolte, qu'on prit le parti de les détruire toutes. Et quand dans la suite il en arivoit un

Vol de dehors, on ne leur faisoit aucun quartier. Elles étoient reçues dans l'Isle de la même manière que des Pirates qui y auroient fait une descente. Ce sont là à peu près, come vous savés, *Monfieur*, les raisons dont nous nous servons aujourd'hui pour nous autoriser à manger la Chair des Animaux. Il est clair qu'elles étoient également bones pour les Patriarches qui vivoient cinq ou six cents Ans avant le Déluge.

La Chasse étoit nécessaire dans ces anciens tems, sur tout pour détruire les Bêtes sauvages, & elle a dû être un des premiers exercices des Homes. Il est vraisemblable que pendant quelque tems, on se contenta de se servir de leur peau, qui devoit être d'une grande utilité, soit pour faire des habits, soit pour couvrir de petits logemens. Ceux qui de nôtre tems sont transplantés dans quelque Isle déterte, savent bien en tirer parti. Ce sont là leurs couvertures presque universelles. Mais les Patriarches, après avoir employé la peau des Animaux, dûrent quelques Siècles après, essaier de faire aussi usage de leur Chair. Les Chiens dont ils se servoient à la Chasse, l'indiquoient à leurs Maîtres. Tant d'autres Animaux carnaciers donnoient aussi à l'Homme de fréquentes leçons là dessus.

Il est vrai que la Nature a donné à cette sorte d'Animaux des Armes naturelles, des dents & des grifes, pour déchirer la Chair dont ils doivent se nourrir. L'Homme n'est pas fait pour manger la Chair cruë. Il sent de la répugnance à en faire sa nourriture, à moins qu'elle ne soit préparée & un peu déguisée par l'art des Cuisiniers. Il falut donc quelque tems pour la savoir apprêter; j'en suis déjà convenu. Mais il ne faut pas 15. ou 16. Siècles, pour apprendre aux Hommes à cuire quelque portion d'un Animal, à la rotir, par exemple. C'est bien assez, & peut être trop, de leur donner sept ou huit cents Ans, pour faire une découverte aussi simple.

Pour les Animaux domestiques, il est vraisemblable que l'on s'avisa plus tard de se nourrir de leur chair. Mais quelque accident pût à la fin en faire naître la pensée. Si l'Oeconomie & même la compassion avoient empêché les Patriarches de tuer leurs Bœufs pour s'en nourrir, il faut convenir au moins que lors que quelque Animal de cette espèce étoit estropié & ne pouvoit plus servir, il étoit naturel de penser alors à faire usage de sa Chair, pour ne pas tout perdre. Un Mouton, qui s'étoit cassé la jambe, ou que le

le Berger avoit arraché, à demi déchiré, de la gueule du Loup, devoit auffi naturellement faire le Repas de son Maître, qui jugeoit à propos de se dédomager un peu par là de cet accident.

Dès qu'on eut trouvé par l'expérience que c'étoit là une nourriture tout à fait convenable, on pût aller plus loin dans la suite, & tuer même un Mouton qui se portoit bien, pour être servi sur la Table. Un Veau eût le même sort, sans qu'un bon Oeconome crût par là diminuer en rien son revenu. Au contraire, on s'aperçût bientôt que c'étoit l'augmenter.

Vous me dirés sans doute, *Monsieur*, qu'on peut rendre cette Question problématique, tant qu'on l'examine par la voie du raisonnement, mais que ce n'est plus la même chose dès que l'on écoute la Révélation. Peu après la Création d'Adam & d'Eve, le Créateur leur dit, *qu'il leur a doné les Herbes & les Arbres fruitiers pour les nourrir* *. Voilà le genre de nourriture assigné à nos premiers Parens. Après le Déluge, on voit une permission expresse donnée à Noé de manger la chair des Animaux. *Nourrissés vous de tout ce qui a vie & mouvement*, lui dit Dieu. *Je vous ai*

* Gen. L 29.

abandoné toutes ces choses come les Légumes & les Herbes de la Campagne.*

En rapprochant ces deux endroits de l'Écriture, on croit y voir assez clairement une défense de manger de la Viande au commencement du Monde, qui n'a été levée qu'après le Déluge. On se figure tout cet espace de tems come un Carême, pendant lequel les Homes ont dû faire maigre, & s'en tenir aux Légumes & aux Fruits. Ensuite on envisage la sortie de l'Arche à peu près come les Fêtes de Paques, qui ramènent la permission de manger la chair des Animaux. Mais ne trouvés vous pas, *Monsieur*, qu'un Carême de seize Siècles est d'une excessive longueur? Voïons si nous ne pourrions pas l'acourcir. Peut-être qu'en examinant les Passages que l'on cite, nous y trouverons toute autre chose que ce qu'ils semblent présenter à la première lecture.

Avant cette prétendue défense, Dieu avoit acordé au premier Home l'Empire sur les Animaux. Il est vrai que cet Empire a beaucoup de branches différentes. J'ai déjà reconu que l'Home tire de grands usages des Animaux domestiques pendant leur vie; cependant cet Empire doit s'étendre jusqu'au pouvoir de tuer les Animaux

* Gen. IX. 2. 3.

maux pour s'en nourrir. J'avoüe aussi qu'il ne convenoit pas que l'Homme se servit de ce droit, que quand les Animaux seroient suffisamment multipliés. Mais il ne faut pas seize Siècles pour cela,

Une preuve que l'Empire sur les Animaux doit s'étendre jusqu'au pouvoir d'en faire la nourriture, c'est que le Créateur, en donnant à l'Homme cette supériorité & cette autorité sur les Bêtes, comme avant toutes les autres les Poissons & les Oiseaux. *Assujettissés la Terre*, dit il à nos premiers Parens, *soiès les Maitres des Poissons de la Mer, des Oiseaux du Ciel, & du Bétail**. Or je vous demande, *Monsieur*, comment vous expliquerez l'Empire de l'Homme sur les Poissons, sinon par le droit de s'en servir pour nourriture? Quel autre usage pouvons nous faire de ces Habitans de la Mer, ou des Rivières? On ne voit pas quel service ils pourroient nous rendre d'ailleurs. On peut donc fort bien suposer que les Homes ont comencé à manger du Poisson long-tems avant le Déluge. On fait que les Poissons se mangent les uns les autres, & que les petits sont la proie des grands. On voit assez que cela est dans le but de la Nature. L'Homme pouvoit donc légitimement conclure que le Créateur l'ayant rendu Maître de tous les Ani-

* Gen. I. 28.

Animaux, lui avoit doné pour le moins le droit de faire ce que plusieurs espèces d'entr'eux faisoient les uns à l'égard des autres. Je vous prie de remarquer en passant, qu'ici la compassion n'a point d'être faire son jeu. La belle Rh  torication d'Ovide sur la Mort d'un Chevreau, qui pousse des cris semblables à ceux d'un petit Enfant, n'a plus lieu. Le Poisson ne dit mot quand on lui   te la vie.

On peut raisonner sur les Oiseaux à peu près come sur les Poissons. L'Empire que Dieu done à l'Homme sur cette espèce d'Animaux, doit s'étendre jusqu'à pouvoir disposer de leur vie. Autrement, à l'égard de plusieurs espèces, ce seroit un droit à peu près chimérique. Dès qu'une fois on a prouvé que l'Homme a ce pouvoir, il est aisé de prouver aussi qu'il ne doit pas avoir tard   bien des Siècles à s'en servir, & à en faire usage. Un Renard croquant des Poules ou des Poulets, donoit des leçons trop marquées là dessus, pour qu'on n'eut pas pensé à en profiter. Un Oiseau de proie donoit aussi souvent de semblables avertissemens au Maître de la Basse Cour. Voiant ces Animaux vivre de Chasse, & suivre en cela la destination de la Nature, il étoit aisé d'en tirer cette conséquence, que le Créateur avoit bien acord   à l'Homme,

Ma  -

Maître de tous ces Animaux, le même droit qu'il avoit donné à plusieurs espèces d'entr'eux de se nourrir de la Chair des autres.

Combien d'Animaux à quatre piés, qui ne nous servent qu'après leur mort, & sur qui l'Homme ne peut exercer d'autre Empire qu'en se nourrissant de leur Chair? Voyés, par exemple, le Pourceau. Cet Animal n'est bon qu'à manger; c'est le seul usage auquel la Nature semble l'avoir destiné*. Tout le monde conoit la Fable d'Esopé, que *La Fontaine*, finit par ces deux Vers qu'il met dans la bouche de cet Animal,

*Mais quant à moi qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.*

L'Abé Pluche a remarqué dans le *Spéctacle de la Nature*, que c'est à ce but qu'il faut rapporter la facilité que le Pourceau a à s'engraisser, & l'extrême fécondité de la Truie, qui donne plusieurs Ventrées dans une Année, & jusqu'à quinze ou seize petits à la fois**.

L'A-

* St. Jérôme fait dire à Jovinten, *Quis usus Porcum absque esu carniū?* Et Cicéron, *Sus quid habet præter esum?* Lib. 2. de Nat. Deorum.

** Tom. III. pag. 33.

L'Abé du Guet, dans son *Comentaire sur la Genèse*, a fort bien ataqué le sentiment ordinaire qui recule l'usage de la Viande jusqu'après le Déluge. Mais parmi plusieurs bones raisons, il en a employé une que je ne croi pas solide, c'est que l'*Ecriture parle des Sacrifices d'Abel qui ofroit à Dieu les premiers nés de ses Troupeaux*, & il voudroit en conclure, que celui qui ofroit le Sacrifice mangeoit une partie de la Victime. Mais ceux qui croient qu'on n'a pas attendu jusqu'après le Déluge, à faire usage de la Chair des Animaux, n'ont jamais prétendu qu'on en ait mangé dès le commencement du Monde. Vous voïés bien, *Monsieur*, que cet Argument prouve trop, & par cela même on doit l'abandoner. Il vaut mieux s'en tenir au sentiment de *Gratius*, un peu modifié par *Mr. Le Clerc*. Après avoir traduit autrement l'Original, on y trouve qu'Abel ofrit à Dieu *les productions les plus grasses*, le Lait & la Crème des premiers-nés de ses Troupeaux. Cette Oblation est beaucoup mieux assortie à l'Enfance du Monde. Les Hommes de ces premiers tems ont dû ofrir au Créateur une portion choisie de ce qui faisoit leur nourriture, & le Lait étoit alors leur principal aliment.

A cela près, on ne peut rien de mieux
rai-

raisonné que ce que l'Abé *Du Guet* a écrit sur cette matière. Il ne trouve pas dans le I. Chap. de la Genèse, que Dieu ait interdit à l'Homme l'usage de la Chair des Animaux. „ Il semble, dit-il, qu'il ne „ faut pas convertir en défeuse générale, „ une chose laissée à la liberté de l'Homme, „ & nécessaire dans quelques occasions, „ come dans quelques besoins pressans ; „ qu'il vaut mieux se contenter de dire „ que les Animaux nécessaires à l'Agric- „ culture, furent long-tems épargnés, & „ que la frugalité des Homes vertueux les „ porta à se contenter de Legumes & de „ Fruits. Ce qui est dit des *Herbes & des* „ *Fruits* *, n'est donc pas une limitation „ du pouvoir de l'Homme sur les Animaux, „ mais une explication complete de tout „ ce qui lui est abandonné pour son usage, „ & en particulier pour la nourriture.

Quand Dieu dit donc à nos premiers Parens, *qu'il leur a donné les Herbes & les Fruits pour leur servir de nourriture*, cela ne renferme point, come on le croit ordinairement, la défeuse de manger la Chair des Animaux. Si ç'avoit été là l'intention du Créateur, il faisoit leur interdire en termes précis, cette sorte de nourriture. Il faisoit marquer exprellément que c'étoit là
une

* Gen. I. 29.

une exception à l'Empire qu'il leur acorderoit sur les Bêtes de la Terre, & faire bien entendre que ce droit n'alloit pas jusqu'à leur ôter la vie.

Mais, dit on, ce Passage du I. Chap. de la Genèse doit être comparé avec ce qui est dit dans le Chap. IX. où Dieu parle ainsi à Noé sortant de l'Arche: *Nourrisses vous de tout ce qui a vie & mouvement. Je vous ai abandonné toutes ces choses come les Légumes & les Herbes de la Campagne**. Dieu donc aux Hommes le pouvoir de se servir des Animaux pour leur nourriture, de même qu'ils s'étoient servi auparavant pour cet usage des Plantes & des Fruits. La permission, dit on, suppose une défense. Ce qui fût permis alors à Noé étoit donc défendu auparavant. J'avoüe, Monsieur, que voilà un raisonnement fort specieux. Mais peut être n'a-t-il pas toute la solidité qu'il semble avoir d'abord. Nous en jugerons mieux, quand nous aurons examiné le Passage en question.

Noé étant sorti de l'Arche, Dieu lui donne sa bénédiction a lui & à ses Fils. Il renouvelle à leur égard l'Empire acordé à Adam sur les Animaux. *Vous pouvez vous en servir pour votre nourriture*, leur dit il, *vous conte des Légumes, mais prenez garde, ajoute-t'il, de ne pas manger la Chair des Animaux avec leur*

* Gen. IX 2.

leur Sang. On se trompe, quand on regarde come quelque chose d'absolument nouveau, ce que Dieu dit ici de l'usage de la Chair des Animaux. Cela étoit déjà renfermé dans l'Empire acordé à l'Home sur les Bêtes, come nous l'avons vû. Ce qui en est dit à Noé n'est qu'une répétition de cet ancien droit. Ce n'est même proprement qu'un préambule, pour conduire à la défense de manger le Sang des Animaux, qui est le véritable but de Dieu dans ce Discours. C'est là l'article où il en vouloit venir.

On a pris ici l'accessoire pour le principal, & c'est ce qui a fait qu'on n'a pas bien entendu ce Passage. Voici donc son véritable point de vue. Noé auroit pû craindre que la punition infligée au Genre-humain ne l'eut fait décheoir de ses anciens privilèges. Dieu pour le rassurer à cet égard, le rétablit d'abord dans son droit primitif sur les Animaux. Il lui fait comprendre que cet Empire s'étend, come auparavant, jusqu'à leur ôter la vie, & à s'en servir pour sa nourriture, tout come des Légumes des Jardins. Ce n'est donc ici qu'un simple renouvellement de l'ancienne autorité donnée au premier Home, & dont les crimes de sa Postérité, noïée dans le Déluge, pouvoient faire craindre
avec

avec fondement qu'elle ne fut privée. Il ne faut donc pas prendre cet endroit de l'Écriture, come si Dieu avoit voulu dire à Noé, qu'il levoit à son égard l'ancienne défense, & qu'il lui acorderoit après le Déluge, ce qui lui avoit été refusé auparavant. Il lui dit simplement que lui & ses Descendans peuvent bien répandre le Sang des Animaux, & se servir de leur Chair pour leur nourriture, mais qu'ils doivent s'abstenir d'en manger le Sang. Dieu avoit ses raisons pour faire cette défense, mais ce n'est pas dequoi il s'agit présentement.

Je voulois prouver aussi, que c'est un Préjugé, qui n'est pas fondé, que le sentiment vulgaire que les Patriarches, avant le Déluge, avoient ignoré l'usage du Vin. Mais je me suis aperçû que cela a déjà été fait. Vous trouverez, *Monsieur*, cette Question traitée dans le *Journal Helvétique* où je vous renvoie *. Je suis &c.

* Journ. Helvet. Février 1743. Art. I.





L E T T R E

A M. CHARLES, *Professeur Royal de Médecine, dans l'Université de Besançon:*
Sur la Maladie du Bétail.

M O N S I E U R ,

Rien n'est si louable que le zèle qui vous anime si fortement pour le bien public. Ce même zèle qui vous à toujours fait travailler d'une manière infatigable au rétablissement de la Santé des Hommes, vous a encore porté à ne pas dédaigner de prendre en considération la Maladie Contagieuse qui règne sur le Bétail rouge, & ruine nos Campagnes déjà défolées. La Charité vous a même engagé à publier vos savantes réflexions* ; & come l'affaire est sérieuse & intéressante pour la Province & pour tout le Roïaume, vous avés eû la bonté de me permettre de vous faire part des miennes ; quelque imparfaites qu'elles puissent être : Je les soumets,
Mon-

* Nous avons doné un Extrait assés étendu des Observations de M. CHARLES, dans nôtre Journal de Janvier 1744. p. 54.

Monsieur, entièrement à vos Lumières, & vous prie, de les redresser, persuadé du reste, par l'exemple que vous en avés donné, que rien de tout ce qui peut intéresser le Public & l'Etat, n'est indigne des recherches d'un Médecin.

L'Esprit de l'Homme est trop borné, & les causes immédiates des Maladies trop abstraites, pour que nous puissions nous flater de les conoitre *a priori*. Les Bâtisseurs de Systèmes n'y parviendront jamais, avec toute la force de leur imagination. Nous devons donc tâcher de les découvrir *a posteriori*, par les effets; & c'est à quoi nous devons nous en tenir. Heureux si nous y réussissons dans le cas présent!

L'Examen que l'on a fait des Bêtes mortes de cette Contagion, a prouvé qu'elles étoient péries par l'*Inflammation* de quelques Viscères, soit de la poitrine, soit du bas ventre, mais plus souvent de ce dernier: Inflammation que la *Gangrène*, ou plutôt encore le *Sphacèle*; suivolt de près. Quelques unes sont mortes, avec une rapidité surprenante, & l'on a observé dans le très petit nombre de celles qui sont réchapées de cette cruelle Maladie, que, tout leur poil est tombé; ou que s'il leur en est resté, elles sont devenuës extrêmement galeuses.

Je n'entrerai point ici dans le détail des Symptomes de cette Maladie. Vous les avés décrit, *Monsieur*, avec trop d'exactitude, pour laisser rien à désirer, à cet égard. Je me contenterai de vous proposer quelques réflexions sur sa nature.

1°. Elle est contagieuse à l'excès, vû qu'elle se comunique par d'autres Animaux qui ont demeuré dans des lieux infectés, par des Harnois, des Habits, des Fourages &c. en un mot plus facilement, plus promptement & plus certainement que la Peste. Quelquefois, elle se contracte sans, communication de sujet, du moins aparente, desorte qu'on seroit porté à la croire purement épidémique; ce que je ne présume pourtant pas qu'elle soit.

2. La Maladie va quelque fois si rapidement, qu'elle tuë les Bêtes dans l'intervale de quelques heures; ce qui est cependant rare; son cours le plus ordinaire étant d'un certain nombre de jours.

3. La fureur du Mal se jette le plus souvent sur quelque Viscère particulier. Il arrive rarement que plusieurs se trouvent affectés ensemble: Les Poumons, ou l'Estomac, ou les Intestins, sont presque toujours le siège de la Maladie. On les a trouvé, par l'ouverture des Cadavres de ces Bêtes, sphacelés, & prodigieusement dur.

durcis & racornis, quelquefois en partie pouris, sans aucune lésion des autres Viscères. On m'a assuré, que dans quelques unes on avoit vû le Cerveau sphacelé, sans qu'on aperçût aucun vestige de mal dans tout le reste du Corps, soit dans l'intérieur, soit à l'extérieur.

4. On a remarqué que les Bêtes encore saines suivent les autres à la piste, de fort loin, & long tems après qu'elles ont passé dans un Champ ou dans un Pré, & cela avec des mugissemens & des sauts qui dénotent, que quelque chose d'extraordinaire leur a imprimé certaines sensations facheuses, ou contre nature, & qu'effectivement peu de jours après, elles tombent malades.

Il est visible, *Monsieur*, par ces Observations, que cette Maladie procède d'une cause matérielle & particulière, qui passe, soit médiatement, soit immédiatement, d'un sujet à un autre. Mais son Caractère n'est pas si facile à conoitre, que son existence. Nous ne pouvons, come je l'ai dit, en raisonner, que par les effets. Or les effets qu'elle a produits, sont un vrai & mortel Sphacèle, avec corruption des Viscères; ce qui suppose toujours, qu'une cruelle Inflammation de ces mêmes parties a précédé. Ce sont là les effets des Poisons corrosifs, dont

dont la cause est une Matière saline, volatile, caustique, telle qu'on la reconoit dans les *Cantharides* & dans plusieurs autres Poisons; telle encore qu'on l'aperçoit dans les Petites Véroles confluentes malignes, & dans plusieurs Fièvres d'un mauvais genre, qui ataquent les Homes.

Je croi, *Monfieur*, pouvoir raisonnablement établir cette analogie entre les Maladies des Homes & celle de ces Bêtes, puis qu'on ne découvre aucune différence essentielle, pas même accidentelle, dans la composition des Humeurs & le tissu des Solides des uns & des autres, & que les Loix de l'Oeconomie animale y sont à peu près les mêmes.

Cette conformité de manière d'être, dans leurs Maladies, ne doit elle pas nous engager à en établir une, dans la manière de les traiter? Nous devons donc, dans les cas de Maladies malignes des Bêtes, recourir aux Remèdes que nous voions le mieux réussir dans les Maladies malignes qui affigent le Genre Humain, qui y ont le plus de rapport. Or ce sont les *Acides*, si recommandés par les plus célèbres Praticiens, anciens & modernes. *Rivière* se servoit des Esprits acides, tirés des Minéraux, de ceux de *Soufre*, de *Vitriol*, &c. pour corriger la disposition que les Hu-

meurs ont à la putrefaction, dans les Fièvres putrides ou malignes. Avec quel succès *Sydenham* n'emploioit-il pas l'*Esprit de Vitriol*, dans de la petite Bière, dont il gorgeoit les Malades, dans les petites Véroles conflüentes les plus malignes? Sans entrer dans un plus grand détail, *M. Frédéric Hoffman* déclare son sentiment là dessus en termes encore plus formels, dans sa Dissertation, *De Salium mediorum excellente in medendo virtute*, sur la fin. *In Morbis malignis*, dit il, *qui ex internâ humorum putredine nascuntur, ab acidis revera plus auxilii, quam ab ullo alio remedio expectare possumus, & qui dem ob hanc causam, quia per putredinem gignitur alcali, & a copioso etiam alcali provenit, quod quum protinus ab acido cicuretur, putredo sistitur.* Il s'en explique de même dans plusieurs autres endroits. Cette Méthode a été, peut-être, trop négligée, depuis que le Système des Chimistes fit fortune en Médecine, en suposant les Acides pour cause de presque toutes les Maladies. Ce Système, faussement imaginé, a fait tenir bien des Médecins Cliniques en garde contre les Remèdes acides, quoi que préférables à tous autres, pour ne pas dire qu'ils sont uniques, dans ces sortes de Maladies.

Entre les Acides qui paroissent convenir
pour

pour la Maladie contagieuse du Bétail, l'Huile de Vitriol, à dose réglée, étendue dans une Boisson fort copieuse, ne seroit peut-être pas de trop : *Extremis morbis, extrema remedia exquisita optima*, dit Hipocrate, Aph. IV. Sect. I. Le Mal étant presque indomtable, il y faut donc apporter les Remèdes les plus puissans, & les doner sans délai & dès les premiers soupçons de la Maladie. Si l'*Inflammation* est consommée, il n'y a plus de ressource; la *Gangrène* & le *Sphacèle* succéderont infailliblement & dans peu de tems.

On objectera ici la difficulté d'avoir la quantité nécessaire de ces Esprits acides, & leur cherté. La réponse est facile. On en trouve pour de l'Argent, & leur prix est infiniment au dessous de celui d'un Bœuf ou d'une Vache, quelque quantité qu'on puisse en employer. D'ailleurs, peut-on faire un meilleur usage des Fonds publics que dans ces cas, sauf & excepté ceux où il s'agit de la Vie & de la sûreté des Hommes même? Mais à suposer qu'on veuille risquer de faire peu de dépense, ou qu'on n'en veuille même point faire, au hazard d'être moins sûr de réussir, on peut avoir recours aux Acides végétaux du Pais. N'avons nous pas l'*Ozeille*, l'*Oxylapathon*, l'*Al-léluia*, ou *Pain de Cocu*, le *Sumac*, le *Verjus*,

le *Vinaigre* simple ou distillé, la *Crème de Tartre*, la *Décoction* de ces Plantes, leur *Suc* exprimé, celui de *Grofeilles*, de *Cerises aigres*, d'*Epine-vinète*? En tout cas, les *Esprits* de *Vitriol*, de *Soufre*, de *Nitre*, peuvent suplérer à l'*Huile* de *Vitriol*. Je ne propose point ici de *Thérapeutique* en forme, ni de formules; ce sont seulement des *Vuës* générales.

Un *Simptome* des plus facheux de cette *Maladie*, est la *Constipation* du *Ventre*. On a trouvé dans l'*Estomac* des *Bêtes* mortes de la *Contagion*, les *Alimens* pris depuis plusieurs *Jours*, convertis en une masse brune, d'une dureté prodigieuse, & presque pétrifiés. Les *Remèdes* huileux & graisseux avalés en grande quantité, ou pris en *Lavemens*, joints aux *Laxatifs* émoliens, come la *décoction* ou le *suc* de *Mercuriale*, de *Poirée*, d'*Epinars*, de *Violète*, & autres semblables, pouroient y rémédier.

Il faut aussi réduire les *Bêtes* malades à une sorte de *liment* liquide, come seroit une forte *décoction* d'*Orge*, ou de quelques autres *graines* farineuses, en bouillies fort claires; car il paroît que le *Paturage* ordinaire ne leur convient pas, avec quelque ménagement qu'on puisse le permettre, puis qu'il reste en masse dans leur *Estomac*, & qu'il s'y durcit.

Le cours de Ventre au contraire, en fait mourir plusieurs : Il est souvent un Symptome de l'Inflammation. En ce cas, les Remèdes proposés pour le fond du mal, y remedieront, come on le voit arriver dans les Dévoiments qui acompagnent les Pleurésies, ou les autres Maladies inflamatoires des Homes. D'ailleurs, les *Acides*, tirés du *Vitriol*, sont de vrais Astringens; du moins, on pourra avoir recours à ceux des Acides végétaux auxquels on reconoit par l'usage une qualité astringente, come l'*Epinevinète*, le *Cynorrhodon*, le *Sumac* &c. La décoction blanche de *Sydenham*, avec la Raclure de *Corne de Cerf*, & la *Mie de Pain*, ou quelque'autre dans ce goût, rempliroit encore cette Indication.

Ce que j'ai proposé jusques ici paroît diamétralement opposé aux *Cordiaux* chauds, & aux *Aléxipharmaques*, qu'on emploie communément, souvent par préjugé, dans les Maladies soubçonnées de malignité, ou reconuës pour malignes. Je les proscriis, à la vérité; mais je croi devoir adopter le Régime *diapnoïque*, qui est encore bien éloigné des *Sudorifiques* & des *Aléxipharmaques*, & qui sans troubler, come eux, les mouvemens de la Nature, est conforme à ses Loix. Ainsi, les décoctions de Racines de *Scorzonère*, de *Bardane* &c., les Teintures

de *Coquelicoc* & autres semblables, auxquelles on associeroit les *Acides* proposés, qui, selon l'observation de quelques célèbres Praticiens, relèvent la vertu des *Diaphorétiques*, seroient ici d'un grand secours, sur tout quand on auroit soin d'ailleurs d'entretenir la transpiration, par de bones Couvertures, & en préservant les Bêtes des injures d'un air froid ou humide: Bien entendu, *Monsieur*, que tout ceci présupose la *Saignée*, largement pratiquée dès les premières ataqes & sans délai, même réitérée de près, conformément à ce que vous avez prescrit.

Les Supurations qu'on exciteroit sur la Peau, dès les premiers instans de la Maladie, ou même auparavant, seroient aussi d'un grand secours*; ce seroit une issue vers laquelle la Nature, encore en règle & supérieure au mal, détermineroit les Mialmes introduits dans la Masse des Liqueurs, & par laquelle conséquemment elle en delivreroit les Viscères. Du moins, en les procurant, ce seroit l'imiter dans sa

CON-

* Nous avons des nouvelles sûres, que dans une Maladie qui s'étoit manifestée par des Pustules entre cuir & chair, dans le Nivernois, on avoit sauvé sept cents Bœufs, par le moyen d'un Seton, ou d'une Incision faite à la Peau, dans laquelle on introduisoit ensuite de la seconde Ecorce de la Racine de Groselier sauvage noir.

conduite ; car on conoit les éfets de l'humour maligne que la Nature a repouffée fur la Peau des Bêtes qui guèriffent , par la chute de leur poil , & par les gâles dont elles font atteintes & couvertes , après leur guérifon.

En finiffant ma Lettre , j'ai , *Monsieur* , la fatisfaction d'apprendre que dans certains Cantons du Duché de *Bourgogne* du côté de *Seurre* , on a guéri plusieurs Bêtes ataquées de cette Maladie contagieufe , par le moïen de l'*Eau de Rabel* , qui n'est autre chofe , come vous le favés , qu'un *Efprit de Vitriol* dulcifié avec l'*Efprit de Vin*. Ces succès fe raportent parfaitement a mon idée. Toute mon ambition feroit , qu'elle fut utile au Public Elle pourra le devenir , fi vous voulés bien la rectifier , & la mener au point de perfection où vous pouvés , beaucoup mieux que moi , la conduire.

J'ai l'honneur d'être ,

M O N S I E U R ,

D O L E , le 26. *Vôtre très humble & très*
 Décembre. 1745. *obéiffant Serviteur.*

NORMAND, Médecin des Hôpitaux
 & Pensionnaire de la Ville.

AUX



AUX EDITEURS,

Sur diverses particularitez Littéraires.

MESSIEURS,

Vous savez sans doute, que le Journal de l'Abé Desfontaines, intitulé d'abord, *Observations sur les Ecrits modernes*, & ensuite, *Jugemens sur quelques Ouvrages nouveaux*, a fini par la mort de son Auteur, Mr. l'Abé Fréron le continue sous une autre forme. Il nous promet une Brochure tous les Mois sous ce titre, *Lettres de Madame la Comtesse de *** sur quelques Ecrits modernes*, à Genève chez les Frères Philibert, & réellement à Paris.

Pour vous donner quelque idée de ce Journal, je vous en envoie un Morceau ou deux. Je comence par l'Article de l'Abé Pellegrin, dont vous avés parlé dans vôtre Journal*. Vous verrés que nôtre nouveau Journaliste essaie de donner de ce Poète une idée plus avantageuse que celle qu'en avoit le Public. Il le peint en beau. Il est édifiant de le voir ainsi prendre le contrepied de son caustique Prédécesseur.

L'é

* Journ. Helvet. Décemb. 1745. p. 557.

L'équité veut que ce Portrait honorable au Poëte défunt, paroisse auffi dans vôtre Journal.

Sur l'Abbé Pellegrin.

„ Le Théâtre Lirique, come vous le
 „ savez, *Madame*, a perdu son Patriarche,
 „ en la perſone de l'Abbé *Pellegrin*, qui
 „ avoit auffi une Penſion ſur le Mercure.
 „ Il eſt mort le 5. du Mois de Septem-
 „ bre dernier, âgé de 82. Ans. On n'a
 „ pas rendu aſſez de juſtice à ce fécond
 „ Ecrivain. Il n'étoit aſſûrément pas ſans
 „ mérite, & nous avons de lui des Mor-
 „ ceaux, tels que l'Opéra de *Jephté*, la
 „ Tragédie de *Pelopée*, & la Comédie du
 „ *Nouveau monde*, qui feroient honneur à
 „ certains Auteurs d'aujourd'hui, qui jouif-
 „ ſent, on ne fait trop à quel titre, d'u-
 „ ne grande réputation d'eſprit. Mais le
 „ blâme & la louange ne ſont pas tou-
 „ jours équitablement apliqués dans ce
 „ Siècle. L'Abbé *Pellegrin* étoit né malheu-
 „ reuſement ſans fortune; ce qui le mit dans
 „ la néceſſité de multiplier ſes veilles &
 „ les fruits de ſon travail. On jugea avec
 „ raiſon, qu'un Home qui faiſoit tant de
 „ Vers, n'en pouvoit guères faire de bons.
 „ Une choſe encore qui a pû contribuer

„ au décri où il étoit tombé, fut la négligence sur son extérieur. Il étoit bien éloigné du *Luxus Eruditus*, dont parle Pétrone; ou plutôt, on l'auroit pris, à le voir, pour un véritable *Erudit*, quoi qu'il ne fût rien moins que Savant. De plus la Nature lui avoit refusé l'avantage mécanique de s'exprimer avec facilité, & sa langue servoit fort mal les idées, défaut essentiel vis-à-vis des trois quarts des gens du monde. Nos Beaux Esprits à la mode ont bien senti qu'il faisoit se distinguer par cet endroit. Aussi sont-ils presque tous brillants, légers, subtils & décisifs dans la conversation. Du reste nôtre Abé étoit plein de droiture & de mœurs, d'une candeur & d'une simplicité admirables dans un Home de son Métier.

„ Je sai bien mauvais gré à l'Auteur des *Jugemens sur quelques Ouvrages nouveaux*, d'avoir inséré dans les Feuilles une Epitaphe de cet Auteur, qui ne fait pas plus d'honneur à l'Esprit du Poète vivant qui l'a rimée, qu'à la mémoire du Poète défunt qu'elle avilit. Ce n'est qu'une paraphrase languissante de ces deux Vers si connus :

*Le matin Catholique, & le soir idolâtre,
 Il dîne de l'Autel & soupe du Théâtre.*

On

„ On devoit plutôt mettre sur sa Tom-
 „ be , ce que M. de *Voltaire* veut qu'on
 „ grave sur celle de presque tous les Gens
 „ de Lettres ;

*Ci git au bord de l'Hipocrène
 Un Mortel longtems abusé :
 Pour vivre pauvre & méprisé
 Il se donna bien de la peine.*

En éfet ,

Il souffrit le mépris qui suit la pauvreté

„ Come dit encore M. de V. dans sa
 „ *Méropé*. Mais il n'est pas donné à tous
 „ les Poëtes.

*De jouïr come lui d'une heureuse opulence ,
 Et par droit de conquête & par droit de naissance.*

„ Un Philosophe aimable , d'un Esprit
 „ fin & délicat , rempli de conoissances &
 „ de goût , qui voïoit tous les jours l'Abé
 „ *Pellegrin* , lui a a composé une Epitaphe
 „ plus honorable :

*Prêtre , Poëte & Provençal ;
 Avec une Plume féconde ,
 N'avoir ni fait , ni dit de mal :
 Tel fut l'Auteur du Nouveau Monde,*

„ Je trouve ces Vers d'autant plus justes;
 „ qu'ils renferment en quelque sorte l'Abé
 „ Pellegrin tout entier; son caractère de
 „ Prêtre, sa profession de Poëte, sa Patrie,
 „ la fécondité de sa Muse, la bonté de
 „ son Cœur, & le meilleur Ouvrage que
 „ nous aïons de lui; il n'y manque que
 „ son âge.

„ J'ai rencontré quelques personnes qui
 „ dépouillent l'Abé Pellegrin de la gloire
 „ d'avoir fait la Comédie du *Nouveau*
 „ *Monde*. La raison qu'ils en aportent, est
 „ qu'il n'est pas possible, selon eux, qu'un
 „ Home qui a enfanté des Millions de
 „ Vers détestables, soit l'Auteur d'une
 „ Pièce aussi ingénieuse, écrite d'un stile
 „ si pur & si leger. Mais rien, je crois,
 „ n'est moins sûr que cette façon de juger.
 „ Car enfin, c'est come si l'on prétendoit
 „ que M. Crébillon n'est pas le Père de ses
 „ belles Tragédies, parce qu'il a mis au
 „ jour un grand nombre de mauvais Vers,
 „ depuis qu'il est Académicien, & que
 „ d'ailleurs il n'achève pas *Catilina*.

Cette première Brochure finit par une
 Epitre en Vers d'un jeune Médecin. Elle
 est fort ingénieuse & ataque vivement la
 Faculté. On l'attribue à un faux Frère nom-
 mé Mr. *Procope*, Médecin de Paris. Je me
 met-

mettois en devoir de vous la transcrire lors que je me suis rapelé de l'avoir déjà vüe dans vôtre Journal sous le titre du *Jeune Médecin guéri par la Mort* *. Vous y avez joint une Traduction Latine en Vers Adoniques d'un Médecin de nôtre Ville, qui a voulu faire voir qu'il entendoit raillerie.

Afin de remplacer ce Morceau par quelque équivalent, je vai vous doner le précis de quelques Scènes Chinoises, dont le but est le même que celui de l'Épître en Vers contre la Faculté. Les Chinois ont aussi leurs *Molières*, qui s'égaient aux dépens des Enfans d'Esculape. Vous allez voir le jeu de leur imagination sur ce sujet. Il est bon de vous dire que je tiens ce trait d'un habile Home. C'est le célèbre Marquis MAFFEI, si connu dans la République des Lettres. Il nous a appris que la Comédie chez les Chinois n'est pas un Spectacle public, mais que la Troupe va jouer ses Pièces chez les Persones de distinction, come sont les Mandarins. Voici le précis d'une Scène ou deux d'une de leurs Comédies.

Extrait d'une Comédie Chinoise.

TOut le monde fait le respect qu'ont les Chinois pour ceux de qui ils tiennent la

* Journal Helvétique Mars 1737. p. 105.

la Vie. Cette vénération va si loin qu'elle tient presque du Culte religieux. Un jeune Chinois plein de ces sentimens, a son Père malade; & s'entretient là dessus avec un de ses Amis. Il lui expose vivement combien cette Maladie le touche, & les alarmes qu'elle lui cause. Ils viennent ensuite à l'examen de cette Question, si le Fils doit appeler un Médecin, ou non. Il n'est point prevenu pour l'Art de la Médecine. Au contraire il paroît convaincu que tous les jours il périt des Malades par des Remèdes donnez mal à propos. Il a meilleure opinion des soins de la sage Nature. Il croit qu'il est plus prudent de la laisser agir, & de se reposer sur les efforts sinceres qu'elle fait pour nous guérir. C'est une bonne Mère, qui a véritablement à cœur la conservation de ses Enfans, & qui n'a jamais intérêt à nous tromper. Il est vrai que quand le Malade laisse tout faire à la Nature, il hazarde quelquefois beaucoup; mais s'il laisse tout faire au Médecin, il ne risque guère moins. Après tout, conclut le Jeune Homme, hazard pour hazard, il vaut mieux se confier à la Nature, qui n'a point d'intérêt à faire durer les Maladies

D'un autre côté il craint les jugemens du Public. Que dira-t-on de lui si son Père vient

vient

vient à mourir, & qu'on n'ait point appelé de Médecin ? Il sera regardé come un Fils dénaturé, & il deviendra l'horreur de tous les honêtes gens.

Le voilà donc extrêmement combattu. Il prend conseil de son Ami, après lui avoir exposé d'une manière fort vive, la perplexité où il se trouve. L'Ami consulté reconoit que le cas est assez embarrassant. Les raisons lui paroissent fortes des deux côtez. Cependant il conseille d'appeler un Médecin, & de respecter à cet égard les préjuges du Public.

Mais s'il tuoit mon Père, répond le jeune Home, où en serois je ? Quels reproches n'aurois je pas à me faire ? „ Je vai vous four-

„ nir un expédient pour vous garantir de

„ ce malheur, repliqua l'Ami : Il faut cher-

„ cher quelque habile Médecin entre les

„ mains duquel la Vie de vôtre Père nè

„ soit point en danger. Et afin que vous

„ ne me disiez pas que vous n'avez pas

„ assez de lumières pour savoir choisir ce

„ sage Médecin, & pour le démêler d'avec

„ les Confrétes ; je vai vous doner un

„ moïen facile de le discerner. Je vous

„ prêterai un Verre magique que j'ai dans

„ mon Cabinet, qui a une propriété ad-

„ mirable. Il nous fait conoitre ceux qui

„ sont coupables de quelque homicide, &
 „ même le nombre de gens à qui quel-
 „ qu'un a ôté la vie. Et voici comment; En
 „ regardant au travers du Verre quelque
 „ personne suspecte, s'il est véritablement
 „ souillé de ce crime, vous verrez autour
 „ de sa tête les Ombres de ceux qu'il a
 „ tuez, qui semblent lui reprocher sa cruau-
 „ té.

On prête au jeune Home ce Verre mer-
 veilleux, qui en fait aussi tôt usage, en par-
 courant les Rues de *Pekin*. Le premier Mé-
 decin qu'il rencontre, il dirige sa Lorgnette.
 Mais, o prodige! Il le voit environé d'un
 nombre étonnant de Fantomes, qui voltigent
 autour de lui. Le jeune Home frémit à ce
 spectacle. Il fait chemin & rencontre bien-
 tôt un second Médecin. Il ne manque pas
 de le lorgner aussi. Il lui paroît environé
 de la même nuée de Fantomes, qui tour-
 noient autour de l'Assassin, & qu'on ne
 pouvoit pas compter. Il sent la même hor-
 reur qu'à la rencontre du premier. Il en
 observe encore quelques autres avec sa Lu-
 nette, & toujours le même Cortège de
 Trépassés.

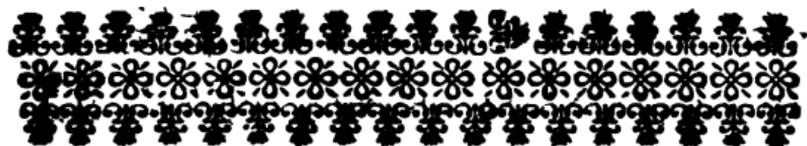
Il étoit prêt à prendre son parti, & à
 renoncer pour le reste de ses jours aux fu-
 nestes secours de la Médecine, lors qu'il
 aper-

aperçût un de ses supots, beaucoup plus jeune que les précédens. Son peu d'expérience ne lui promettoit rien de bon. Cependant il fait joüer sa Lunette, & il est agréablement surpris de n'apercevoir autour de lui que très peu de ces Ombres. Il n'en pût compter que trois. Ce petit nombre de Fantomes servit de Lettre de recommandation à nôtre Médecin. On le prie sur le champ de se rendre chez le Malade & d'en prendre soin. Il se prête avec plaisir & fait de son mieux.

Dans une petite Scène assez courte, on introduit ce jeune Docteur & le Fils du Malade. Après avoir beaucoup raisoné sur la Maladie, & fait une grande dépense d'Erudition, le Médecin marque sa reconnaissance au jeune Home, & le remercie beaucoup de ce qu'il a bien voulu l'employer. *Je vous ai beaucoup d'obligation*, lui dit-il, *de m'avoir choisi pour traiter Mr. vôtre Père, & de m'avoir préféré à tant d'habiles Médecins qu'il y a dans Pekin, & qui ont plus d'expérience que moi. A peine suis je connu dans cette grande Ville. Je ne fais que comencer à pratiquer, & vôtre Père est le quatrième Malade auprès de qui j'ai été apellé.*

Cet aveu ingénu fut un coup de foudre pour le jeune Home. Voilà tout ce qu'on m'a communiqué de cette Pièce. Apparemment le reste est peu intéressant pour nous. Peut-être en ai je seulement trop dit. Je me flate cependant que les Médecins d'Europe ne se formaliseront pas de ce petit fragment de Comédie. Je les prie de considérer que la Scène est à Pekin, & que les Médecins de ce País là sont fort inférieurs aux nôtres.





TROISIEME ESSAI

Aime la Vérité, mais pardonne à l'Erreur.

Voltaire.

L'Amour de la Vérité doit être un amour pur, désintéressé, impartial, digne de son objet. Il ne doit point servir de Panégiriste à la haine que nous concevons contre ceux qui n'ont pas le bonheur de la conoitre & de l'embrasser. Si nous avions de la Vérité une idée proportionnée à son excellence, nous serions convaincus qu'elle ne marche jamais sans la Charité ; nous rougirions de lui faire des Disciples qu'elle abhorre ; nous la regarderions come une Reine, qui n'aime que les hommages volontaires.

Chose étrange ! Tout le monde convient que le Zèle pour la Religion est bien différent de l'Esprit de Profelitisme ; & tout le monde semble s'empresse de prouver que l'un ne va pas sans l'autre ; de sorte que nôtre conduite est diamétralement opposée à nos idées, & aux règles invariables du Bon sens & de l'Equité. Foibles Mortels !
Quand 'accorderez - vous vos Mœurs avec

vos sentimens? Quand vous lasserez vous d'une si dangereuse contradiction? Quand ferez vous la Paix avec vous mêmes?

L'Intolerance, qu'un * Auteur ingénieux appelle une Eclipse entière de la Raison humaine, est, à mon gré, le plus funeste de tous les fleaux qui puissent désoler la Société; de sorte que l'Intolérant est l'Ennemi de tout le Genre-humain, puisque les conséquences de ses principes tendent visiblement à la destruction du Monde entier, qu'on peut regarder come un Corps dont tous les Membres se sacrifieroient mutuellement à la plus grande Gloire de Dieu.

Ce qu'on doit le plus redouter dans l'Intolérant, ce sont les expédiens dont il se sert. les ressources qu'il a pour colorer ses violences & ses cruautés. Il ne manque jamais de mettre la Divinité de la partie, & d'intéresser le Ciel dans sa querelle. N'est-ce pas profaner la Religion, sous prétexte de la servir? L'Etat ébranlé, les fondemens du Christianisme renversez, les plus terribles coups portez à la Pieté, sont les Fantômes qu'une Déclamation hyperbolique présente avec art aux yeux d'un Public ignorant & superstitieux. Le Vulgaire est aisé à éblouir, & on préfère l'approbation du Vulgaire à celle des Gens sages,
dont

* M^r. de Montesquieu, Auteur des. Lettres Persanes.

dont le petit nombre console de leur blâme.

En fait de raisonnement, rien n'est plus comode que le Zèle persécuteur. Il a une Logique particulière, dont tous les Arguments sont de la dernière conviction. Ses Silogismes sont les Sabres, les Rouës, les Gibets : Ses Dilemmes sont ou la Mort ou la Rétractation : Ses Sorites sont les Supplices les plus cruels. En vain des Génies du premier ordre, se sont récriez contre cette Dialectique, & ont voulu en démontrer les Sophismes, ils n'ont pû y réüssir : Toutes leurs Réflexions philosophiques ont été du Bon sens perdu. Le Préjugé, loin d'être troublé dans sa possession, s'est si bien maintenu, qu'il a sû se venger de quelques uns de ceux qui s'étoient avisez de déclamer contre lui avec trop de liberté.

Un Home, un de mes Concitoïens, un de mes Frères ne pense pas come moi : Voilà assurément un grand Crime. Il ne veut point voir la Vérité. Puis-je ne pas le haïr ? Il résiste à l'évidence même. N'est-ce pas un Monstre dont il faut purger la Terre ? Il va se damner. Ne dois-je pas le forcer à faire des choses, qu'en sa place je ne ferois pas moi-même pour l'Empire du Monde ? Tout n'est il pas légitime, quand il s'agit de raprocher de Dieu

une Ame qui s'en éloigne si visiblement ? Est il rien de plus beau que de forcer les gens par une douce violence à devenir heureux ?

Voilà à peu près les raisons de l'Intolerant : Elles sont d'un tel poids, d'une telle solidité, qu'elles deviennent les miennes. Eh bien ! je m'en dédis. L'Intolérance est la plus belle Vertu du Chrétien. La Persécution est très propre à faire des Adorateurs en Esprit & en Vérité. Le plus court chemin du Ciel est celui des Homicides ; c'est par le Sang qu'on sert un Dieu de Paix. L'Inquisition, les Dragonades, le Supplice de *Servet* sont fort à mon goût. *Dominiques*, *Peliffons*, *Jurieux* ! Vous êtes mes Héros ! Quels Guides plus sûrs peut on suivre ! Quoi de plus foible, quoi de plus ridicule que tout ce qu'ont dit en faveur de la Tolerance les *Bailes*, les *Leibnitz*, les *Le Clercs* !

Ironie à part. Je ne voi rien de plus bas que les moïens que met en œuvre l'Intolerant, pour animer contre son Adversaire une multitude crédule. Tantôt il déguise ses véritables sentimens, les expose d'une manière équivoque, en cache une partie, leur donne une interprétation défavorable. Tantôt il lâche un trait artificieux, d'autant plus dangereux qu'il le paroit moins. Tantôt il diffimule à propos le fort d'un raisonnement dont il ne mon-

tre que le foible, & dont il exagère les conséquences défavouées. Tantot il acufe cet Adverfaire de ne pas croire certains Dogmes essentiels à la Foi: Aujourd'hui il lui objectera la nouveauté de ses opinions, sachant bien que l'amour propre se gendarme contre quelqu'un qui le mortifie par une découverte dont il n'a pas la gloire: D'ailleurs, l'Homme n'aime point les Actes de la Vérité contre la Prescription de l'Erreur. Demain il lui fera un Crime du petit nombre de ses Partisans, come si, quand il s'agit du Vrai, il ne faisoit pas recueillir les Voix à la mineure. Quelque fois il déploie toutes les Voiles de son Eloquence contre les Mœurs de celui qu'il ataqe, come si la Vérité étoit l'Esclave de la Vertu. En d'autres occasions, il ne se fait point scrupule de tirer de son Arcenal les Flèches de la Satire & de la Calomnie, pour échauffer les Esprits. En un mot, l'Intolerant est un Prothée, qui fait le reproduire sous mille forme différentes, toujours également avantageuses à ses pernicieux desseins.

Je dis pernicieux desseins; parce que je suis persuadé, que l'Intolerance entraîne après elle les Maux les plus funestes, come quelques Reflexions en convaincront les Esprits les moins pénétrants. La Charité
etein-

éteinte, les droits de la Conscience violez, la Vérité obscurcie, l'Humanité entièrement bannie, la Religion profanée, sont comme les Trophées du Vice que je combats.

Je n'aime point les redites, auxquelles je ne refuse pourtant pas la Tolerance; mais cependant, je n'ai pû m'empêcher de remettre sur le Tapis cette Matière, quelque ulée, quelque rebatuë qu'elle soit. Il semble que les Hommes ne s'accordent qu'à ne pas entendre leurs véritables intérêts: Ainsi ils ne peuvent savoir mauvais gré à ceux qui s'attachent sans cesse à combattre les mêmes folies; ils leurs sont même infiniment redevables, de ce qu'ils sacrifient à leur utilité, l'envie naturelle aux Ecrivains de plaire par le nouveau. Selon toutes les aparences, tant que le Monde durera, il faudra fulminer contre l'Intolerance: Quel dommage que la Raison soit contre elle un Remède aussi inutile, qu'un Tribunal redoutable!

Encore quelques Réflexions, & je finis. Les Armes dont se sert l'Intolerance sont assurément les Armes de l'Erreur. Cependant la Vérité s'en est souvent servie, à la honte, j'ose le dire, de la Raison humaine. C'est une Maladie épidémique, qui a sù gagner la plus saine partie des Hommes. Les Protestans sembloient par leurs principes être

être les seuls parmi les Hommes & les Chrétiens, qui aspirassent à être Chrétiens & Hommes ; cependant ils n'ont pû se garantir de la contagion. En criant contre la Persecution, ils ont persécuté tout comme les autres. Ils ont inutilisé leurs Préceptes, fourni à leurs Ennemis la voie de la rétorsion, prêté à rire aux Indifférens, & ouvert un vaste champ de Réflexions aux Esprits misantropiques. Leur *Consensus* leur ferme la bouche sur la *Bulle Unigenitus* ; & leurs Persecutions en *Angleterre* les réduisent au silence, sur celles qu'ils ont essuïées en *France*. Par quelle fatalité l'Intolérance est elle venuë à bout de rompre les puissantes barrières que lui avoient oposées les Protéstans ? Si les Athées formoient une Société, je croi qu'ils n'oublieroient rien pour persuader aux autres, qu'il n'y a ni Dieu ni Diable. L'Intolérance étend par tout son Empire.

Que les Politiques, que les Guerriers, Gens acoutumez au Sang, veuillent à toute force qu'on soit en conformité d'idées avec eux, je puis aisément le comprendre ; mais que des Ministres d'un Dieu souverainement bon, déclarent à leurs semblables une Guerre ouverte, je ne puis le concevoir. Ne savent ils pas que l'Erreur, comme Erreur, n'est point criminelle ? Il est vrai qu'un zèle

excessif pour la Religion produit d'ordinaire les effets les plus contraires à la Religion !

On pourroit peut-être pardonner à la foiblesse humaine, les mépris, les railleries, les insultes, la prodigalité des qualifications odieuses, en les mettant sur le compte de la passion qu'ont les Hommes pour leurs sentimens: Mais peut on voir de Sang froid les affreuses extrémitez où engage l'Esprit de prosélitisme? Peut-on ne pas s'écrier à la vuë des débats éternels & scandaleux des Théologiens?

Tant de fiel entre t'il dans l'Ame des Dévots?



QUATRIEME ESSAI

Là se fait un heureux Commerce
D'Esprit & de Vertus, où chacun puise & verse.

Annexe.

LA *Conversation* contribueroit infiniment au bonheur de l'Homme, si les Loix que le Bon Sens & la Raison prescrivent, y étoient exactement observées: Mais elles sont aujourd'hui si négligées, que je doute fort que tous les raisonnemens à perte de vuë

vue des * Beaux-Esprits de la Garonne ramènent l'Homme à son état primitif. Ces Messieurs s'évaporeront en Antithèses, & ne feront probablement aucune impression sur la Raison. Le Monde sera toujours plein de ces gens, qui sont les fleaux des Societez les mieux réglées. Les mauvaises coutumes savent toujours se maintenir, quoi qu'on s'efforce à leur enlever; & il y a apparence que nos Neveux ne seront pas plus éloquens.

Si les Loix de la Conversation étoient observées avec soin, on y trouveroit par un heureux accord l'utile & l'agréable. L'instruction & le plaisir se prêteroient une main amie : Il y régneroit un aimable mélange de raison & de vivacité, de liberté & de pudeur, de politesse & d'émulation, de raisonnement & de badinage, de sérieux & de gaieté. On y verroit, on y admireroit même certaines faillies qui partent d'une imagination brillante, mais qu'on soumettroit toujours à l'Esprit géométrique. On couleroit sur tous les sujets avec légèreté; on ne feroit que glisser sur les Matières. L'Esprit, qui se plaît à la diversité & au changement, seroit délassé avec choix,

avec

* L'Académie des Jeux florentins a proposé pour le prix de Discours; combien les Loix de la conversation sont aujourd'hui négligées &c.

avec goût, avec fruit, seroit réjoui par le sel, par la nouveauté, par la délicatesse, seroit reveillé par l'aménité, par la surprise. Point de tenèbres, de rêverie & de distraction; point de fades plaisanteries; point d'insipides équivoques; point de ces frivoles amusemens, qui sont le ragoût de ces personnes dont le bonheur & l'occupation consistent à vivre & à perdre du tems, sans s'en apercevoir. On n'y demanderoit point à la Pluie & au beau Temps de quoi fournir à l'Entretien. On n'y ménageroit point au rien les apparences imaginaires du réel: On en banniroit ces fusées de l'Imagination, ces petites cabrioles de l'Esprit sur la superficie des choses. On prohiberoit les incursions de la langue sur la réputation des absens. On souffriroit cependant une petite pointe de sel ironique, parce qu'un bon mot met souvent mieux une Vérité dans tout son jour, que l'arrangement de plusieurs phrases sérieuses. On ne regarderoit point comme une Replique spirituelle, une Raillerie marquée au coin de la grossiereté. On proscriroit les Périodes bizarres par le choix des mots vuides de sens, & on les relégueroit au *Pais des mugæ canoræ*. On défendroît expressément de dépenser tout son Esprit, tout son savoir dans une seule séance. L'on ordoneroit

la sobriété dans le stile, l'urbanité dans l'expression. On ne raréfieroit point les pensées, & l'on ne leur ménageroit point par les nuances de l'Enigme un certain air de mystère. En un mot, l'utile & l'agréable, comme je l'ai déjà dit, marcheroient à côté l'un de l'autre, toujours d'un pas égal. On peut comparer une Conversation agréable sans utilité, à la finesse & à la succulence de différens mets, qui rafraichissent la bouche, flatent le gozier, piquent le palais, sans nourrir le Corps. On peut comparer une Conversation utile sans agrément, à ces jours de Pluie, qui sont très propres à fertiliser la Terre, mais qui répandent sur toute la Nature je ne sai quel air de tristesse & de deuil.

Si les Règles immuables & les Principes éternels de la Conversation étoient suivis, les Sociétés, les Coteries deviendroient les aziles du bon sens & du bon goût, avec lesquels elles sont depuis long-tems brouillées. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur un de ces Hôtels de Rambouillet, qui se sont si fort multipliés, depuis quelque tems.

J'y entre; je me flatte d'y passer quelques bons momens; j'y vois d'abord une cohue, une confusion des deux Sexes qui me surprend. Tout y parle, ou veut y par-

parler à la fois, jusqu'à ce qu'un Nouvel-
 liste juge à propos de s'emparer de la Con-
 versation par un mensonge intéressant. Il
 promène sans se fatiguer son Auditoire so-
 tement attentif à travers les Sièges & les
 Batailles*. Il pénètre dans les Cabinets les
 plus mystérieux. A t'il épuisé le présent, il
 se précipite dans l'avenir, & marche au dé-
 vant de la Providence. Les Rois détronés,
 les Républiques renversées, le Commerce en-
 tièrement dérangé sont les plans qui entrent
 dans ses Dissertations politiques. Tout ce
 qu'il dit, sent la Poudre à Canon. Un
 Petit Maître ennuyé de cette méchante o-
 deur, se lève brusquement, coule un pas
 de Menüet, entonce son Chapeau; fait
 une gambade, écrase le pié à l'assomant
 Raisonneur, siffle un Air, & dit: „ Messieurs;
 „ vous n'êtes par sans doute à savoir l'esca-
 „ pade de Madame de Elle est,
 „ dit-on, allée joindre son Mari: *Credat*
 „ *Judeus apella, non ego*. Vraiment! Nôtre
 „ Siècle est bien fait pour doner des exem-
 „ ples d'Amour conjugal. A propos d'es-
 „ capade, que dites-vous de cet Abé, qui
 „ craignant, par excès de modestie sans
 „ doute, de ne pouvoir obtenir de son
 „ Evêque ses Dimissoires, partit ces jours
 „ passez pour s'aller incorporer dans un
 „ au-

* Mr. de Montesquieu, Auteur des Lettres Persanes.

» autre Diocèse, dont l'air sera peut-être
 » plus favorable à l'Etude. Le drole n'en
 » a dit mot à personne, pas même à Ma-
 » demoiselle..... à qui cette Avanturo-
 » cause, ma foi, la plus auguste douleur.
 » Que de Plans dérangez ! La pauvre Br-
 » fant.... Elle s'imaginoit qu'il n'aspiroit
 » point à la Prêtrise... Elle vouloit doner
 » à son Galant des preuves de sa fécondité
 » future: La voilà bien campée: Ah!...
 » ce qui pourra la consoler, ce sera la
 » Copie qu'elle s'est éforcée de tirer de
 » son Original chéri. Elle a imité en cela
 » sa Cousine..... qui entre nous,
 » ne m'a pas été cruelle. Vous êtes un
 » Fat, lui dit aigrement un Barbon de
 » Moraliste, de faire de cette Societé
 » un Champ de Bataille de Médifance &
 » de Calomnie. Là dessus nôtre vieux
 » Routier fait un long Sermon sur ces deux
 » Vices, se répand en distinctions, bat les
 » Lieux comuns, médit de tout le Genre-
 » humain, dans son application contre la
 » Médifance, & est interrompu heureusement
 » par une Théologienne; qui traite d'abord
 » de la Morale comme de la Galanterie,
 » qui ensuite accable son Adversaire par une
 » volée de Passages d'*Escobar*, de *Suarez*, de
 » *Tambourin*, & enfin done du relâche à sa
 » Langue, après en avoir apellé à Mr.

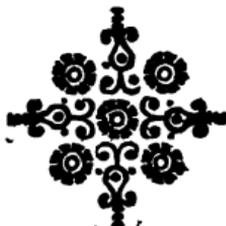
Ce Dictionnaire universel, aussi las de s'être
 tû que les autres d'avoir parlé, se mouche
 avec gravité, touffe avec emphase, fait une
 récapitulation méthodique de tout ce qui
 s'est dit, loue l'un, blâme l'autre, donne
 gain de cause à celui ci, condamne celui
 là, & le tout sans Apel. „ Sans apel!
 „ Il n'en fera rien, dit le Petit Maître en
 „ jurant ; & des gens de ma sorte seront
 „ toujours dispensez de raisonner juste :

A ton Ecole on veut que j'sille faire un Cours,
 Bon sens ! Mais zest, quoi qu'on en die,
 Mon Esprit servira toujours
 De passe - port à ma folie.

L'Auteur.

A Lion le 30. Janvier 1746.

L. B.





AUX EDITEURS;

*En envoyant l'Ode ci après sur la Paix
de Dresde.*

MESSIEURS;

EN faveur des bons momens que votre Journal m'a fait passer, je vous envoie une Ode sur la *Paix de Dresde*. C'est l'Ouvrage d'un de mes Amis, François Réfugie depuis quelques Mois, Etudiant en Théologie dans cette Académie. Vous voyez, *Messieurs*, que votre Auguste Monarque a des Admirateurs, même parmi ceux qui passent pour être les plus infatués du mérite de leur Nation. La Pièce a couru par la Ville, & a été très goûtée par les Connoisseurs. On en a proposé l'impression à l'Auteur, qui n'a pas voulu en entendre parler. Cependant come ce seroit une espèce de Larcin, que de dérober cette Ode au Public, qui la mérite par les applaudissemens qu'il lui a donés, je ne me suis pas fait scrupule de vous l'envoyer a son inscû, par une petite tricherie d'Amitié, qu'il me pardonera bien sans
L 2 douz

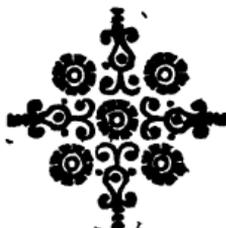
Ce Dictionnaire universel, aussi las de s'être
 tû que les autres d'avoir parlé, se mouche
 avec gravité, touffe avec emphase, fait une
 récapitulation méthodique de tout ce qui
 s'est dit, loue l'un, blâme l'autre, donne
 gain de cause à celui ci, condamne celui
 là, & le tout sans Apel. „ Sans apel!
 „ Il n'en fera rien, dit le Petit Maître en
 „ jurant; & des gens de ma sorte seront
 „ toujours dispensez de raisonner juste :

A ton Ecole on veut que j'sille faire un Cours,
 Bon sens! Mais zest, quoi qu'on en die,
 Mon Esprit servira toujours
 De passe-port à ma folie.

L'Auteur.

A Lion le 30. Janvier 1746.

L. B.





AUX EDITEURS,

*En envoyant l'Ode ci après sur la Paix
de Dresde.*

MESSIEURS;

EN faveur des bons momens que votre Journal m'a fait passer, je vous envoie une Ode sur la *Paix de Dresde*. C'est l'Ouvrage d'un de mes Amis; François Réfugié depuis quelques Mois, Etudiant en Théologie dans cette Académie. Vous voyez, *Messieurs*, que votre Auguste Monarque a des Admirateurs, même parmi ceux qui passent pour être les plus infatués du mérite de leur Nation. La Pièce a couru par la Ville, & a été très goûtée par les Connoisseurs. On en a proposé l'impression à l'Auteur, qui n'a pas voulu en entendre parler. Cependant come ce seroit une espèce de Larcin, que de dérober cette Ode au Public, qui la mérite par les applaudissemens qu'il lui a donés, je ne me suis pas fait scrupule de vous l'envoyer a son insçu, par une petite tricherie d'Amitié, qu'il me pardonera bien sans

doute, quelque aversion qu'il ait pour le titre de Poète, qui ne quadre guères avec celui de Theologien; titre que ces sortes de Pièces donnent ordinairement. Je vous prie d'avoir la bonté d'insérer ma Lettre dans vôtre Journal. C'est une espèce de Réparation que je dois à mon Ami.

Je suis &c.

A Genève le 11. Février 1746.

C.



LA PAIX DE DRESDE

O D E

A S. M. LE ROI DE PRUSSE.

Quel éclat dans les Aïrs! Que voi-je? Le Ciel, s'ouvre.

Quel ravissant Spectacle à mes yeux se découvre!

Quel port! Quelle douceur! Quels traits!

Quelle Divinité! L'Olive la couronne.

Une Nuë est son Char; l'Arc-en-Ciel est son Trône:

Peuples! Reconnaissez la Paix.

Ô Paix ! aimable Paix ! adorable Immortelle !
Descons : L'Europe entière à tes Loix est rebelle.
Daigne relever tes Autels.

Acours : Est il un Cœur , qui, pour toi ne soupire ?
Montre nous ton pouvoir ; rétabli ton Empire :
Seul il rend heureux les Mortels.

La Déesse m'entend : sûre de sa Victoire ,
Je la voi s'applaudir ; „ Pars, dit-elle à la Gloire,
„ Et va désarmer FREDERIC.
„ Pars ; & par une heureuse & douce violence,
„ Arrache à ce Héros soumis à ta puissance
„ De mes droits l'hommage public.

„ Cultivé par tes soins , instruit à ton Ecole ,
„ Du véritable honneur il a fait son Idole :
„ Souveraine de son grand Cœur ,
„ Tu sauras le domter : Tandis que son courage
„ Le rend Maître de tout , fier de son Esclavage,
„ En toi seule , il voit sa grandeur.

Elle obéit soudain , & va , d'un vol rapide,
Où la Paix la conduit. Mais quel nouvel Alcide
Vient fraper ses regards surpris ?
Elle ne conoit plus la Main qu'elle a formée ,
Cette Main dès long tems à vaincre acoutumée ,
Le plus cher de ses Favoris.

Elle voit un Guerrier ardent, infatigable ,
Réaliser en lui les Exploits de la Fabie ,

Faire oublier ceux des Césars ,
 Eclipser des Heros , qu'aucun Heros n'eface ,
 Prodiges de son Sang, combattre sans Cuirasse ;
 A cela près , semblable à Mars.

Pour lui , chaque Journée est seconde en Miracles.
 Il parle : Le Soldat admire ses Oracles.

Il comande : Tout obéit.

Il marche : Chacun sent qu'il vole à la Victoire ;
 Chaque Combat devient une Moisson de Gloire ,
 Dont il recueille tout le fruit.

„ Arrête , lui dit-elle. A des Coeurs magnanimes,
 „ Avec un grand pouvoir, il faut peu de Victimes ;

„ C'est assez de Sang répandu.

„ Qui peut te résister ? Ta Valeur foudroyante
 „ Asservit la Discorde , & semant l'épouvante ,
 „ T'obtient l'Eloge qui t'est dû.

„ Favori de Bellone , Amant de Calliope ,
 „ Si ta Main veut fixer les Destins de l'Europe ,

„ Que manque t'il à ta grandeur !

„ Ajoute , en relevant l'éclat de ta Couronne ,
 „ Ajoute à tous les Noms que l'Univers te donne ,
 „ Celui de Pacificateur.

„ Ta juste Ambition doit être satisfaite :

„ D'un Laurier plus brillant peut on parer ta Tête ?

„ Seul Héros, parmi tant de Rois ,

„ Tu dédaignes l'Encens d'une louange usée :

„ Mais

- „ Mais l'admiration pour toi seul épuisée
 „ Peut elle païer tes Exploits ?
- „ Du Héroiſme en vain tu fournis la Carrière ;
 „ Trop vite l'Univers à ton ardeur guerrière ,
 „ A tes hauts faits s'acoutuma :
 „ Il atend tout de toi ; Si tu veux le ſurprendre ;
 „ Après avoir joué le Rôle d'Alexandre ,
 „ Reviens à celui de Numa.
- „ Dans tes vâſtes Projets , Grand Prince ! Tu
 „ t'abuses :
 „ Un ſujet trop fécond n'eſt pas fait pour les
 „ Muſes ;
 „ De leurs Mains tombe le Pinceau :
 „ La Victoire te ſuit . Peuvent elles la ſuivre ?
 „ Malgré l'eſpoir flateur auquel ton Cœur ſe livre ,
 „ Combien d'oublis dans ton Tableau !
- „ Triomphateur heureux d'une Ligue obſtinée ,
 „ Du Germain étoné , règle la Destinée ;
 „ Immole à la Paix ta Valeur .
 „ Ces généreux efforts , ces nobles ſacrifices
 „ De cent Peuples divers te rendront les délices :
 „ C'eſt en être aſſez la terreur .
- „ Qu'un plus juſte intérêt agiſſe ſur ton Ame !
 „ La bonté l'atendrit , & la pitié l'enflame .
 „ Tendre Père de tes Sujets !
 „ Père compatiffant ! Père plutôt que Maître !
 „ Dai-

„ Daigne arrêter enfin , si tu veux encor l'être ,
 „ Le cours de tes heureux succès.

„ Sois sensible à la Voix d'un Peuple qui t'adore,
 „ D'un Peuple , dont l'amour peut être tremble
 „ encore

„ Des périls qu'a couverts son Roi.
 „ Ta Sagesse s'oppose aux progrès de tes Armes ;
 „ Enchaîne ton Courage ; épargne ces alarmes
 „ A des Cœurs qui n'aiment que Toi.

„ Redone leur la Paix La-joie & l'abondance
 „ Feront fleurir les Arts réglés par ta prudence,
 „ Et germer l'Or dans tes Etats :
 „ Redone leur la Paix ; mais une Paix durable.
 „ Tu le fais : La douceur d'un Repos honorable
 „ Vaut mieux que l'horreur des Combats.

„ L'humble Religion chancelante , éperdue ,
 „ Rentrant dans tous ses droits , par ton bras
 „ soutenüe ,
 „ Brillera d'un éclat égal :
 „ Berlin n'envira plus les Chantres de la Seine ;
 „ Tu seras , des Amis du Dieu de l'Hypocrène ,
 „ Et le Mécène & le Rival.

„ Quel heureux avenir à mes yeux se présente !
 „ Quelle félicité ! Quelle Scène brillante !
 „ L'Age d'or revient en ces lieux :
 „ Quels changemens subits ! Quels succès ? Quels
 „ Trophées !

„ Prusse ! Tu formes as mille nouveaux Orphées,
 „ Pour chanter ces jours radieux.

Elle dit : A sa voix le Héros est docile :
 L'Ambition se plaint, sa plainte est inutile :
 Il vainq, il pardone en un jour.
 La Paix descend des Cieux : La Foi soutient ses aîles,
 L'Amitié, la Candeur, ses Compagnes fidèles,
 Sont les Ornemens de sa Cour,

Frédéric la voïant, ne peut la méconoitre ;
 Son Ame, à son aspect, reçoit un nouvel être ;
 Nos devoirs font seuls nos grandeurs ;
 Il ne se prévaut point de son Pouvoir suprême ;
 Il s'impose des Loix, il se borne lui même,
 Content de l'Empire des Cœurs.

Princes ! A son bonheur ne portez plus envie :
 Il saura conserver les Loix de l'harmonie,
 Dont il vient de former les Nœuds ;
 Ainsi du Créateur, la Sagesse profonde,
 Des Globes lumineux qu'il plaça dans le Monde
 Sait maintenir l'acord heureux.

A Genève le 6.
 Février 1746.

Par Mr. DE LABEAU-
 MALLE.



ENTRETIENS

Sur les Miracles, les Aparitions & la Magie.

MAdemoiselle d'Orval & Mr. de Berceil reprenoient le Chemin du Château, lors qu'ils virent venir à eux Mr. & Melle de Lussi, Mr. Nubel & moi. On les railloit un peu de s'être ainsi séparés de la Compagnie, pour faire Secte à part. M. de Lussi leur dit, qu'ils faisoient come les anciens *Druides*, qui se retiroient dans les Bois les plus sombres, pour y rendre leurs Oracles: Une vaste & profonde solitude répand dans l'Ame une certaine terreur religieuse, que le Fanatisme fait bien mettre à profit.

Nous n'avons pas du moins imité leur conduite, *repartit Mr. de Berceil*, car nous avons combattu de toutes nos forces la Superstition, & il n'a pas tenu à nous de terrasser une Hidre si redoutable.

Elle l'est d'autant plus, *reprit Mr. de Lussi*, que son antiquité la rend respectable. *Zoroastre*, le Législateur des Perses a été regardé come un grand Magicien. *Balaam* étoit une sorte d'Animal amphibie: On ne fait si on doit le regarder come

Pro-

Prophète, ou come Sorcier. Kirker raporte qu'en *Egipte* on a trouvé une Statüe d'Airain, sur laquelle étoient écrits ces mots: *Moi Mesram*, (& ce Mesram étoit Fils de Cham) *Moi Mesram, Geant fort & puissant, Révélateur des choses cachées, j'ai fait divers Talismans & diverses Images qui parlent.* Les Juifs ont crû que le Démon avoit le pouvoir d'empêcher la Résurrection des Méchans. Les Rabins, si ingénieux à inventer des Fables & des Prodiges, ont fait la Généalogie des Démonns avec autant de hardiesse que celle de *David*. Ils assûrent que *Lilith*, première Femme d'*Adam*, selon eux, mit au Monde *Samnael* & *Asmodee*, & que la Sœur de *Tubalcain* fût la Mère de plusieurs autres Démonns. Ils ajoutent, que les Anges étant devenus amoureux des Filles des Homes, il nâquit plusieurs Démonns de ce comerce défendu. Ils aportent en preuve le Livre de *Tobie*, & quelques Passages tronqués de l'écriture Ste. Dès que l'on établit une Correspondance entre les Homes & les Démonns, le Sortilège en découle naturellement. Or il est certain que les Philosophes Grecs croioient que tout étoit plein d'Ames & d'Esprits, en sorte qu'au lieu de dire, come *Virgile*, *Jovis omnia plena; Jupiter est partout*, il faudroit dire que l'Univers entier est

est peuplé d'Esprits & de Génies. Cette opinion passa de la Grèce chés les Romains, Il semble que le merveilleux a droit sur la créance des Homes. L'obscurité, qui le couvre, le rend respectable, & éloigne une sage défiance. Les Chrétiens, tout éclairés qu'ils doivent être, ont adopté, de bone heure, une opinion qui n'est fondée que sur l'Ignorance.

Oui, *reprit Mr. de Berceil*, l'Ignorance & la Superstition ont seules doné cours à cette Hipothèse; car nous ne savons point, du moins par la Raison, s'il y a d'autres Etres Intelligens que nous. S'il y en a, nous ignorons leurs fonctions; quelle est la mesure du pouvoir que Dieu leur a doné, & s'ils peuvent l'exercer sur les Homes. Le Monde Intellectuel est pour nous une Terre étrangère & inconnue; Come nous ne saurions y voïager, étant ici bas, il y a beaucoup d'aparence que nos découvertes sur ce sujet, sont réservées à un état avenir; Mais il me semble, que si Dieu a acordé à des Etres spirituels & intelligens quelque autorité sur les Homes, ce ne peut être que pour leur faire du bien & conformément à la Volonté.

Qui ne fait, *ajouta Mr. Nabel*, jusqu'où a porté, dans un certain tems, la crédulité? Un Historien, Contemporain de *Charlemagne*,

raporte, que cet Empereur aiant perdu une de ses Maîtresses, il ne pouvoit pas se résoudre à s'en separer, & à la faire enterrer. Un Evêque aiant remarqué que cette Morte avoit au doigt un Aneau, s'imagina qu'il étoit magique; il le prit, & le mit à son doigt: Alors *Charlemagne* abandonna le Cadavre de sa Maîtresse, pour suivre l'Evêque, qui étant convaincu par là que la Bague étoit constellée, la jetta dans le Rhin. N'a t'on pas crû long-tems que la Fée *Mélusine* avoit une Queue de Serpent, & qu'elle se baignoit tous les Samedi dans une Cuve de Marbre, qui étoit dans le Château des Seigneurs de *Lusignan*? Les Epreuves du Feu & des Duels n'ont elles pas décidé long-tems, de la Vérité, de la Réputation, des Affaires les plus importantes? N'a t'on pas déclaré que les Sorciers n'enfoncent jamais dans l'Eau froide, & que c'est là une Epreuve infallible? On l'expérimenta, l'Année 1696., sur de pauvres Gens, acufés de sortilège: Ils se jettèrent volontairement, dans la Rivière de *Senin*, près de l'Abaye de *Pontigni*. Une foule de Spectateurs furent témoins de cette Epreuve; & l'on remarqua, avec étonnement; que plusieurs d'entr'eux ne pûrent enfoncer dans l'Eau, quelques éforts qu'ils fissent pour cela. Mais les Juges du Lieu, con-

vaine

vaincus que cette Epreuve est superstitieuse, capable de confondre les Innocens avec les Coupables, furent assés sages pour ne pas condamner des Gens qui ne pouvoient être blamés que d'une témérité excessive.

Tous les Juges n'ont pas été si équitables, reprit *Mr. de Lussi*. Vous savés l'Histoire tragique d'*Urbain Grandier*, aculé de Magie, qui fut la Victime de la vengeance implacable du Cardinal de *Richelieu*, & du Fanatisme insensé des Religieuses de *Loudun*. Quoi de plus puérile que de s'imaginer que le Latin barbare & plein de Solecismes, que balbusioient quelques Nonnes, étoit dicté par le Démon! Si l'on avoit fait à ces Religieuses ce qu'*HENRI IV.* fit faire à une Fille qui se disoit possédée, on auroit bientôt découvert la fourberie. L'aïant fait enfermer, il la fit interroger par des Médecins & un Evêque éclairé. Pour manifester la fraude, l'Evêque ordona à un de ses Domestiques de prendre un habit de Prêtre, & de faire semblant d'exorciser l'*Energumene*, mais au lieu de lire l'Evangile, il lût, au hazard, quelques lignes des Epitres de *Cicéron*. Le Diable, qui ne sût pas discerner ce Latin de celui de l'Evangile, voulut faire le mauvais, mais on lui imposa silence, en faisant doner le fouet à la prétendu Possédée. Come on la me-

haça

ça de reconnoître ; si elle s'obstinoit à mentir, elle se mit à genoux & avoua l'imposture. Le Roi ordona qu'elle fut enfermée pour toute sa vie, & rien n'étoit plus équitable que ce jugement : Il ne doit jamais être permis de tromper & de se jouer de la crédulité publique. Quoi que les prétendus Sorciers n'aient point commerce avec le Diable, ils sont toujours très coupables, & l'on doit les punir, come des Blasphémateurs & des Impies : Ils sont dans la disposition de cœur la plus criminelle ; il ne tient pas à eux d'entraîner les Hommes dans l'erreur, & de les jeter dans le précipice. Il est bien aisé d'éblouir le Peuple par des Fictions & des Artifices. Sous l'Empereur *Adrien* il parût un fameux Imposteur nommé *Barchochebas*, qui séduisit un grand nombre de Juifs, en se disant l'Étoile du Matin, qui devoit sortir de *Jacob*. Tout le prestige consistoit à mettre dans sa bouche une paille allumée, en sorte qu'en respirant, il vomissoit le feu & la flamme.

Les Personnes même au dessus du Vulgaire ne sont pas moins dupes que les autres. On trompa le Comte *d'Alaix*, en gravant sur les Murs de sa Chambre des Caractères lumineux, qui l'avertissoient de sortir incessamment de *Marseille*. Il regarda cela comme un Ordre du Ciel, auquel il se hâta d'obéir.

bér. Cependant cette Ecriture miraculeuse avoit été faite avec du phosphore , qui brille dans l'obscurité ; & c'étoit là un stratagème dont se servit l'Epouse du Comte , pour retourner promptement à *Paris*. Une preuve que l'Art Magique n'a rien de réel, c'est que l'Abé *Brigalier* , qui dépensa 40. mille Ecus pour l'apprendre , ne pût jamais y réussir. Comme on se moquoit de son aveugle crédulité , il tâcha d'en imposer au Public par des tours de *passé passé* : Il substitua finement un Moineau en vie , à un Moineau mort , & se vanta de l'avoir ressuscité. Une autre fois il promit de faire voir le Diable , & pour cet effet , il fit cacher un petit Ramoneur , barbouillé de suie , derrière le Cadre d'un Tableau , qui représentoit le Démon. Quand le Monde , qu'il attendoit , fut assemblé , le Ramoneur sortit de sa Niche , poussant d'affreux hurlemens , & en courant de toute sa force. Chacun prit la fuite , & crût avoir vû le Diable.

Hé ! Ne crût on pas avoir vû un Revenant , dit *Mlle. d'Orval* , chez Mr. de *St. Toim*. Sa Femme venoit de mourir. Un Singe , qu'il avoit , s'avisa de s'afubler de ses Cornettes de nuit , & de se coucher , tout de son long , dans le lit de la défunte : Un Domestique l'ayant aperçû , & le prenant pour la Maitresse , qui étoit revenue de
l'au-

l'autre Monde, mit l'alarme dans la Maison. Le Curé fût appellé, & aiant aspergé l'Animal d'Eau benite, le Singe s'élança hors du lit, & les plus timides ne pûrent s'empêcher de rire, en voiant les grimaces & sa figure.

Mais si tout ce qu'on dit des Aparitions des Morts n'est qu'un Conte, pourquoi, *repartit Mr. de Nubel*, la Faculté de Théologie de Paris a t'elle décidé le 23. Janvier 1724. que les Morts revenoient ? Cette Décision est conforme à celle de la Sorbonne, de l'Année 1518. Les Empereurs *Adrien & Marc-Aurèle*, tout Philosophes qu'ils étoient, n'ont pas crû qu'il fût indigne d'eux de s'appliquer à la Magie, & de protéger ceux qui pratiquoient cet Art. Si nous remontons plus haut, nous trouverons *Numa Pompilius & Tullus*, Rois des Romains, qui s'adonoient à cet Art: On prétend qu'ils savoient faire tomber la Foudre, & que le dernier ne périt, que parce qu'aïant négligé certaines Cérémonies absolument nécessaires, le Tonnerre l'ecrasa, dans le tems qu'il travailloit a cet Acte Magique. *Empédocele* se vançoit d'en conoitre tous les Mistères, de savoir exciter les Vents, & de doner, quand il le vouloit, le beau tems ou la pluie. Parmi les Modernes, je vous nommerai le *Marquis de Villena*, Espagnol, & le *Mar*
M réchal

réchal de Rais, de la Maison de Laval, que d'Argentré appelle un Homme de bon entendement & de très grande naissance. On lui fit son Procès l'An 1440. & ses Ennemis eurent le crédit & la cruauté de le condamner à être brûlé. Je ne vous parlerai pas de *Catherine de Médicis*: La prédilection qu'eût cette méchante Reine pour la Magie, loin d'être un préjugé en faveur de cet Art, ne pourroit servir qu'à le décrier. Mais je ne me ferai point de peine de vous citer *Mathias Corvin*, Roi de Hongrie. Ce Prince aimoit les Sciences, & l'on rapporte, que parmi les Savans qu'il avoit à sa Cour, il n'oublia pas les Magiciens.

Vous me permettrez de faire ici une Remarque, continué M. Nabel, c'est qu'il y a fort aparence, que les Décemvirs, prirent dans la Grèce, & dans Athènes, Ville très distinguée par son amour pour les Sciences, la Loi dont vous avés parlé concernant les Sorciers & les Enchantateurs. Je tire de là deux conséquences: La première, c'est que les Grecs & les Romains regardoient l'Art des Magiciens comme quelque chose de réel, puis qu'ils firent un Règlement exprès sur ce sujet. Un Peuple éclairé ne statue rien sur des Chimères, & ne s'applique pas à combattre des Rê-

veries, des Prestiges & des Fantômes. La seconde chose que je dois remarquer, c'est qu'il faut que la Magie soit bien ancienne & qu'elle ait même quelque chose de respectable, puis que son origine est presque la même que celle des Peuples dont l'antiquité se perd dans la Nuit des Tems. Il paroît que ces mêmes Peuples ont regardé cet Art, come quelque chose de sacré, ou du moins come quelque chose de bien utile, puis qu'ils ont mis au rang des Dieux & la Magicienne *Circé* & *Esculape*, qui pour guérir certaines Maladies se servoient de l'Enchantement des Paroles.

Mr. *Nubel* cessa de parler, & M. *de Luffé* prenant la parole, repliqua, que ce qu'il venoit de dire ne le persuadoit pas; qu'il croïoit qu'il n'avoit plaidé en faveur de la Magie, que pour donner lieu de mieux éclaircir la Question; rien ne montrant plus la force de la Vérité, que lors que l'Erreur est bien défendue. *Il faut quelque fois dire Non*, disoit *Balzac*, afin de faire voir qu'on est deus. Vous n'êtes pas Home à croire des sornettes, reprit-il, ni à vous imaginer, que par certains Charms magiques, on puisse exciter l'Amour ou la Haine, nouer l'Aiguillette, faire périr une Personne avec laquelle on n'a aucun Commerce, & qui

est très ébignée de l'Enchanteur. On produit cependant divers exemples de toutes ces choses, & les Anciens, come les Modernes, n'ont pas eu de la répugnance pour des Fables, qui choquent si fort le sens commun, & qui sont si indignes d'être rapportés. On le copie honteusement les uns les autres. Le Suplice même qu'on inflige aux Fourbes & aux Imposteurs ne sert qu'à les multiplier. On s'atécione a une Secte, qui est persécutée, & on veut en pénétrer les secrets: Mais elle cessera bien-tôt de faire des progres, si on la méprise, & qu'on traite come des Fous ceux qui sont assez sots, pour s'y faire initier. Il y a des Gens qui mériteroient de l'Hellébore plutôt que de la Ligüe. Je suis étoué que vous fallies valoir en faveur de la Magie & le nombre & la qualité de ceux qui ont donné dans cette espèce de superstition. La multitude ne sauroit jamais prévaloir contre la Vérité, & les plus grands Docteurs sont quelque fois les plus grandes Dupes. Ce qui a donné cours a l'idée fausse qu'on a des Sorciers & des Enchanteurs, c'est qu'elle est la suite d'une idée vraie, savoir celle d'un Etre supérieur & invisible. Si les Hommes savoient se tenir à ce qui est simple & évident, sans aller au delà, ils n'auroient jamais que de justes idées des choses: Mais

ils

ils ne se bornent pas là ; ils amplifient & défigurent ce qu'ils connoissent , & veulent pénétrer ce qu'ils ne connoissent pas , & qui est au dessus de leur intelligence. Dès qu'on laisse échaper le vrai , on ne peut plus saisir que le faux , & l'on substitue des Songes & des Chimères à des Objets solides & reels. C'est précisément ce qui est arrivé , & ce qui a donné lieu à l'Opinion monstrueuse des Magiciens & des Enchanteurs. On sait qu'il y a des choses qui ne peuvent pas être l'Ouvrage des Hommes. La conséquence toute naturelle est celle-ci : Ces choses sont donc l'Ouvrage de la Divinité. Mais ce raisonnement est trop simple , cette voie est trop courte , trop unie & trop abrégée. Pour rapprocher les causes de nous , & pour satisfaire le goût excessif que les Hommes ont pour le merveilleux , ils ont imaginé , je ne sai quels Etres , auxquels l'Ignorance a donné le nom de Génies & de Démons , & que l'on a voulu regarder come les Auteurs de tous les effets dont on n'a pû déviner la cause. Les Philosophes ont raisonné là dessus come le Vulgaire. Mr. de Fontenelle a dit avec beaucoup de raison , que quand les Philosophes s'entêtent d'un préjugé , ils sont plus incurables que le Peuple même , parce qu'ils s'entêtent également & du préjugé & des

les raisons dont ils le soutiennent. Les *Stoiciens* étoient assez crédules, pour croire aux songes. Le célèbre *Chrisippe* ne retranchoit de sa créance aucun des points qui entrent dans celle de la moindre Femmelette. Ici je ne respecte pas plus l'Autorité des Princes que celle des Philosophes, & je ne m'en laisse point imposer par des Titres & de grands Noms. Les Empereurs dont vous venez de parler & dont vous avez cité le témoignage, en faveur de la Magie, n'avoient jamais examiné sérieusement cette question, & se laissoient entraîner par le Torrent. Il faut trop de peine & trop de courage pour luter contre l'Opinion reçue: On a bien plutôt fait de croire come les autres. Le plus court est toujours de suivre le Prône de nôtre Curé. Des Gens qui étoient assez simples pour s'imaginer qu'on pourroit lire, dans les entrailles des Victimes la destinée des Homes & le sort des Etats, ne meritent pas qu'on les croie sur leur parole. Quand on examine avec quelque attention, la plupart des Opinions des Grands du Monde, on trouve que ce n'est guère que de la sottise entée sur des Titres & des Dignités.

La seule chose en quoi ils sont peut être excusables, c'est qu'ayant admis les Démon & leur ayant prêté des forces & une puissance

sance propre à les faire respecter, il étoit naturel de les adorer. C'est la conséquence que tirent les Américains, & ce doit être celle de tous ceux qui suposent que le Démon a quelque pouvoir sur les Hommes. On autorise ainsi l'Idolatrie la plus afreuse & la plus condannable.

Je pense tout à fait come vous, *inteprompit Melle d'Orval*, mais si nous étions encore dans le tems où l'on croïoit aux Sorciers, on auroit bien soupçonné de la Magie dans une Pendule au dessus de laquelle étoit placé un Serin, parfaitement bien représenté, qui fisoit quatre Airs différens, en touchant seulement un petit ressort: On apercevoit le frémissement de son gozier, & on admiroit la modulation de sa voix, l'harmonie de ses acords, & la justesse avec laquelle il suivoit la mesure que batoit une Muse, qui étoit positivement au dessous.

On parle d'un Ouvrage plus merveilleux encore, *repartit Mr. de Berceil*. Il y a quelques Années que l'on trouva par hazard le Tombeau du fameux Chevalier de la *Rose Croix*. Ce Tombeau avoit quelque chose de très singulier. Celui qui y entra tût surpris tout à coup d'un éclat de lumière. Il découvrit une fort belle Voute, au fond de laquelle il y avoit la figure

d'un Homme armé, assis auprès d'une Table, où il s'appuioit la tête sur le bras gauche. Il tenoit un Tronçon de la main droite, & il y avoit une Lampe ardente & inextinguible devant lui. Dès que nôtre Curieux eût mis le pié dans la Voute, la Statue, qui étoit d'Airain, se leva. Lors qu'il eût fait un autre pas, elle le menaça avec le Tronçon, & lors qu'il en eût fait un troisième, elle frapa la Lampe qu'elle mit en mille morceaux; de sorte que le Curieux se trouva dans les ténèbres. Il appella au secours. On vint avec des Torches & des Bougies alumées, & l'on découvrit que la Statue n'étoit qu'une Pièce d'Horlogerie, & qu'elle se mouvoit par des ressorts cachés sous les Planches mobiles qui la soutenoient. On ne sauroit trop craindre l'illusion, & trop se défier de ses propres yeux. Une Servante étant allée à la Cave, pour tirer du Vin, en revint toute épouvantée, assurant qu'elle venoit de voir un Revenant entre deux Toneaux. On y descendit, & il se trouva que c'étoit un Cadavre, qui étoit tombé du Chariot de l'Hôtel Dieu, & qui aiant passé par le Soupirail de la Cave, étoit resté debout entre deux Toneaux.

Ceci me rappelle, reprit Melle d'Orval, l'Histoire que vous nous avez rapportée du Fermier

nier qui s'étoit métamorphosé en Lutin, pour voler son Maître. La même chose étoit arrivée au Château d'*Ardivilliers*, qui est une Terre assés belle en *Picardie*. Dans le même Livre où l'on raporte ce fait, on en cite un autre dont la Conclusion est plus agréable. Un Gentil Home, qu'on appelloit *Tibergeau*, voïageoit en *Bretagne*, avec un de ses Amis : Ils couchèrent dans l'Hotellerie d'un Village ; & pendant la Nuit, *Tibergeau* entendit du bruit dans la Chambre Il se reveilla, ouvrit les Rideaux, & vit une Table couverte des Mets les plus délicats, & ornée de plusieurs Vases d'Or. Il tâcha de réveiller son Compagnon, qui couchoit dans le même Lit ; mais ses efforts furent inutiles. Cela redoubla la surprise & la fraïeur. Mais que devint il, quand un des Convives s'apochant de lui, une Coupe d'or à la main, lui dit ; *Tibergeau à ta Santé, tu me feras raison ?* On lui apporta une Coupe du même Métal, remplie d'un Vin délicieux ; il falut boire, quoi qu'il n'eut guères soif. Pendant qu'il buvoit, tout le Spectacle disparût, & la Coupe d'Or lui resta à la Main. Voilà du moins quelque chose de réel, & l'on ne dira plus que tout ne soit que *prestige* & *qu'illusion*.

Je doute fort, interrompit *Mr. Nubel*, que
ce

ce Vase d'Or fût à l'épreuve de la Coupe. Le Démon est un grand Fourbe. Après de belles promesses, il use de supercherie & ne donne que du Vent. Je mettrois cette prétendue Coupe au même rang que le fameux Mr. du Cange mit une Tête de *St. Jean Baptiste*. Comme on la lui présentait pour la baiser : *Dieu soit loué*, dit il, *voilà la quatrième Tête de St. Jean Baptiste, que je baise.*

Mais dans quel rang, dit *Melle d'Orval*, mettrés vous l'Histoire d'un Chanoine de *Paris*, qui, au milieu du Service Solennel qu'on faisoit pour le repos de son Ame, parla hautement & prononça qu'il étoit jugé & condamné ? Je mettrai cette Fable, *repartit Mr. Nubel*, au rang de ces fraudes pieuses, qui loin de servir la Religion, n'ont fait que lui nuire, en favorisant le Fanatisme. Cette Histoire ne se trouve dans aucun Auteur du XI. Siècle, où l'on prétend qu'elle est arrivée. L'on ne sauroit trop se défier du récit des Moines. Un d'eux prétendit avoir vû un Ange en l'air dans la Ville de *Milan* ; mais un habile Jurisconsulte, aiant examiné le fait avec attention, trouva que ce n'étoit que l'Image d'un Ange de pierre, qui étoit placée sur le haut du Clocher de *St. Gotthard*, dont l'Ombre étoit réfléchie par un Nuage, sur lequel

lequel le Soleil donoit. Cet Ange ne ressemble pas mal à l'Apollon dont parle *Lucien*: Tandis que ses Prêtres le portoient, il s'avisa de les laisser là, & de se promener seul par les Airs. *Galien* croit qu'on ne voit les Spectres qu'à l'aide de l'extrême subtilité de la vüe, mais il se trompe. Pour voir les Spectres, ou les Intelligences Célestes, il faut se boucher les yeux, & laisser agir l'Imagination; elle nous fera voir tout ce que nous voudrons. Parlons plus positivement: Une vüe foible & palpitante nous montre souvent des Objets qui n'existent point. Une Femme aiant une *Cataracte*, qui començoit à se rompre, s'écria tout à coup, qu'elle étoit enforcélée, qu'elle voïoit des Mouches & des Chenilles de toutes sortes de couleurs. On la rassura: Un habile Chirurgien, qui fut appelé, remarqua que la *Cataracte* s'étoit divisée en plusieurs lames, dont quelques unes, en se touchant, formoient come de petits prismes, qui rompoient les raïons de lumière: Il conjectura qu'elles ne tarderoient pas à sécher, & à tomber d'elles mêmes. Sur cela il prédit une guérison prochaine, qui arriva en éfet.

Je crois qu'entre les causes qui ont favorisé la *Démonologie*, on pourroit en ajouter deux. 1°. Le grand crédit qu'avoit, parmi les

les Anciens, la Philosophie Platonicienne, 2^o. La lecture des Poetes. *Platon* admet par tout des Esprits inférieurs aux Dieux, & supérieurs aux Homes. Il les regardoit come les Messagers de la Divinité, & les Médiateurs naturels entr'eux & nous. Voilà peut-être la vraie Epoque de la *Demonologie*. Il est vrai que *Platon* n'admettoit que des Génies bons & bienfaisans; mais ses Disciples alterèrent bien-tôt sa Doctrine, & pour rendre raison du mal, ils admirent des Démons ennemis & destructeurs des Homes. Come la Philosophie Platonicienne devint à la mode, les Prêtres Chrétiens l'embrassèrent avidement, & ne manquèrent pas d'en tirer tout ce qui pouvoit autoriser l'opinion de l'existence des Démons; Opinion très propre a tirer tribut de la fraïeur du Peuple. Ils laissèrent croire, que les Magiciennes & les Sorcières avoient le pouvoir de faire pâler le Soleil, d'arracher la Lune du Ciel, de rapeller les Ames du fond des Enfers, & de metamorpholer les Hommes, en Loups garous & en Bêtes féroces. Tout cela ofroit des Images bien capables d'inspirer de la terreur. Le merveilleux qui les acompagnoit ne pouvoit que fraper, & saisir l'Imagination. Aussi les Poetes n'ont-ils pas manqué de faire usage de ces choses & de les orner de

toutes les Fleurs du Parnasse. Vous n'avez qu'à lire *Lucain*, vous verrez dans la *Pharfale* une Description très ampoulée de la grande puissance des Sorciers & des Enchanteurs. Voici comie *Brebeuf* a traduit cet endroit.

*Les Enfers de leur Antre profond
Savent mieux nos destins que les Dieux qui les font.
L'Univers les redoute*

*La Nature obéit à leurs impressions ,
Le Soleil étoné sent mourir ses raïons.
Sans l'Ordre de ce Dieu qui porte le Tonerre ,
Le Ciel armé d'Eclairs tone contre la Terre.*

*Et la Lune arrachée à son Trône superbe ,
Tremblante & sans couleur vient écumer sur
l'herbe*

*Quel soin aux Immortels , quels pénibles devoirs ,
D'asservir leurs concours aux forfaits les plus noirs!*

Je ne sai si l'on ne pourroit pas dire , *continua Mr. de Lussi*, que *Platon* avoit tiré , d'*Homère* cette idée des Démons. Ce que ce Poète dit de la descente d'*Ulisle* aux Enfers & du pouvoir de *Calchas* favorise bien une semblable Doctrinne. Ce *Calchas* n'étoit proprement qu'un honête Magicien, qui s'attribuoit une puissance fort au dessus de celle des simples Mortels. Il

con-

contribuoit par ses Vœux, ses Sacrifices & ses Mystères aux bons & aux mauvais succès. Il avoit le secret d'apaiser les Dieux irrités, & de prédire l'avenir. Tout cela sent bien la Magie.

Mais vous ne dites pas, reprit *Mr. Nubel*, que tout le Monde ne croïoit pas l'Oracle sur sa parole, & que quelques uns soupçonnerent que ce Prêtre pouvoit bien n'être qu'un habile fourbe. Vous sçavez que *Racine* fait dire à *Achille*, qu'il sauroit bien délivrer *Iphigénie*, malgré *Calchas* & les Dieux,

Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

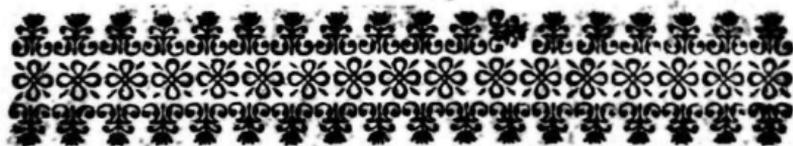
Oedipe n'est pas plus respectueux, dans la Tragédie de *Mr. de Voltaire*, laquelle porte le nom de cet ancien & illustre Criminel. Parce que l'Oracle lui paroît injuste, tous les Prêtres lui deviennent suspects. Il ne les accuse pas moins que de prêter aux Dieux les caprices ou les passions des Hommes.

Nos Prêtres ne sont point ce qu'un vain Peuple pense ;

Nôtre crédulité fait toute leur Science.

La suite le Mois prochain:

AVIS:



AVIS LITÉRAIRE.

MR. *Emanuel Thourneisen*, Libraire & Imprimeur de *Bâle*, distribue actuellement le premier Tome de l'excellent Ouvrage qu'il vient d'imprimer, intitulé : *Le Droit de la Guerre & de la Paix*, par *Hugues Grotius* ; *Nouvelle Traduction*, par *Jean Barbeirac*, Professeur en Droit à *Groningue*, & Membre de la Société Royale des Sciences à *Berlin* ; avec les Notes de l'Auteur même, qui n'avoient point encore paru en François, & de nouvelles Notes du Traducteur. Cet Ouvrage est in 4to en très beau Papier, avec des Caractères neufs, & on assure que cette Edition surpasse celle de Hollande, qui coutoit 8. Florins. Les deux Tomes coutent 5. Florins, valeur d'Empire, que l'on paie présentement, en recevant le premier Volume, & le second se délivrera, sans finance, à la fin du Mois de Mars prochain.

Paris chez M. de la Motte le 17 Mars 1751

chez M. de la Motte le 17 Mars 1751



T A B L E.

L <i>Ettré sur le genre de Nouriture des premiers</i> <i>Homes.</i>	99
<i>Lettre sur la Maladie du Bétail.</i>	127
<i>Particularitez Literaires.</i>	138
<i>Extrait d'une Comédie Chinoise.</i>	143.
<i>Essai sur l'Amour de la Vérité & la Tole-</i> <i>rance des Errans.</i>	149
<i>Autre Essai, sur la Conversation.</i>	156
<i>Lettre aux Editeurs.</i>	163
<i>La Paix de Dresde, Ode.</i>	164
<i>Entretiens sur les Miracles, les Aparitions &</i> <i>la Magie.</i>	170
<i>Nouvelle Edition du Droit de la Guerre &</i> <i>de la Paix.</i>	191